

Le „Lusitania”.

Au début de la guerre le West-Hinder avait été rentré, l'équipage du Wandelaar se laissa aller à la dérive vers Flessingue, où le Bateau-phare fut mis en sûreté, tandis que le Wielingen fut abandonné en attendant qu'il fût détruit par les Allemands.

Le premier bateau-phare suivant dans les eaux néerlandaises est le Noord-Hinder, qui resta à son poste et qui rendit les plus grands services pendant les catastrophes maritimes, car pour les naufragés qui erraient à l'abandon après le torpillage de leur navire, le Noord-Hinder était comme une planche de salut, un refuge, un asile.

Le commandant avait à sa disposition une installation de télégraphie sans fil par laquelle il prévenait Flessingue qu'il avait des naufragés à son bord.

Des navires de la marine partaient alors pour recueillir ces malheureux. Ils ont fait souvent ce trajet et chaque fois on attendait anxieusement leur retour à Flessingue, dans l'espoir d'avoir des nouvelles du drame qui venait de se passer.

Aussi n'est-ce pas sans raison qu'un publiciste écrivait à cette époque troublée : ces lignes relatives au bateau-phare en question :

« En temps de paix, la vie à bord du Noord-Hinder est déjà fort monotone. Elle consiste à lire, à fabriquer des filets, à fumer des pipes... quand on n'est pas chargé des travaux de nettoyage et d'astiquage ou qu'on ne doit pas monter la garde. Il est rare que quelqu'un vienne à bord. On voit passer des navires, que l'on suit du regard... Mais on reste soi-même en place et lorsqu'il fait noir le phare envoie sa lumière brillante et réconfortante. Lorsque le brouillard couvre la mer, la sirène fait entendre son grave avertissement.

Veiller, veiller toujours. Vingt-huit jours sans quitter le bord. Et puis c'est le retour à terre, vers le monde habité, auprès de la femme, à Flessingue !

Maintenant ce n'est plus la paix. L'équipage du Noord-Hinder a vu bien des misères dues à la guerre : quelques aviateurs, mais surtout des naufragés provenant de navires torpillés ou détruits par les mines vinrent réclamer son aide.

La mer est calme ou les vagues mugissent ; le temps est serein ou brumeux ; des sous-marins guettent leur proie et des mines infernales menacent de paisibles navires. Mais toujours le Noord-Hinder monte la garde et puisque l'on parle tant de courage et de vaillance, on peut bien rendre hommage en passant à ces héros obscurs... les héros sans épée.

Et c'est pour le marin et pour les passagers une pensée rassurante de savoir que ce phare est là dans la mer, un phare sur lequel on peut compter, à cette époque où la vie humaine semble être d'un poids si léger.

Avec quel intérêt anxieux on contrôle actuellement les listes de la navigation. On voudrait suivre le navire qui

transporte des êtres aimés, soit comme équipage, soit comme passagers, de jour en jour et même d'heure en heure. Car de combien de dangers ne sont-ils pas environnés ! On ne pense même plus à la tempête ni au brouillard... non, on se préoccupe seulement des mines et des sous-marins, qui guettent dans des endroits cachés comme des oiseaux de proie.

Jamais on ne trouve sur la liste de la navigation le modeste navire qui s'appelle le « Noord-Hinder ». Il ne part pas, il ne double pas de caps ou de bateaux phares, les navires entrant dans les ports ne le signalent même pas.

Il reste toujours à la même place jusqu'à ce qu'on le remorque quelque jour vers sa base de Flessingue en vue du contrôle et de travaux de réparation éventuels. En temps de paix il montre la route aux navires, il les prévient des dangers... C'est un anneau dans cette chaîne immense qui relie le monde, une chaîne d'hommes, de bateaux-phares, de sirènes, de bouées, de balises, de sémiaphores, de tonneaux qui doivent protéger le marin dans sa course à travers les océans.

Maintenant il semble que le Noord-Hinder ait reçu une destination encore plus haute.

Lorsque le « Tubantia » fut torpillé, l'un des occupants nous raconta :

« Le Boche avait fait le coup. Mais naturellement il était invisible. Le bandit disparut aussitôt. Peu lui importait si nous devions nous noyer. Nous descendîmes donc dans les canots et notre équipe partit dans la direction du Noord-Hinder.

C'était un fameux voyage. J'étais d'abord venu sur le pont les jambes nues, mais ensuite je me dis : « c'est idiot... qui sait comme nous allons avoir froid... » Et je retournai pour prendre mes bas et une paire de bottes... Puis, dans la chaloupe avec les passagers qu'on nous avait désignés !

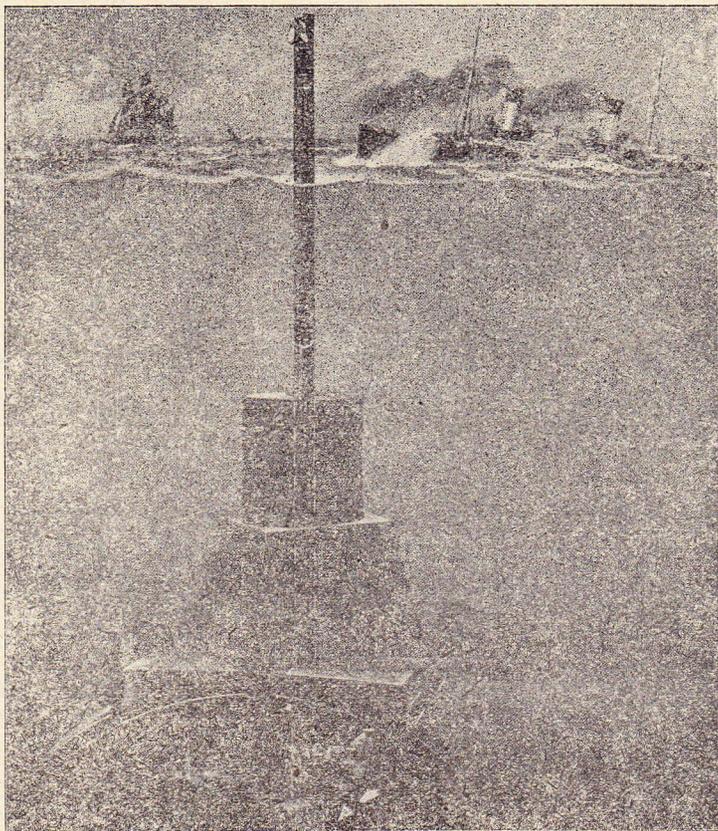
La descente s'exécuta dans de bonnes conditions. Nous nous éloignâmes et tout alla bien encore. Et maintenant au Noord-Hinder.

« Ramez vigoureusement », nous dit le patron.

Mais il n'y fallait pas songer d'abord. Certains semblaient ankylosés. D'autres avaient l'air de ne pas savoir ce qui venait d'arriver. Il faut leur laisser le temps de se remettre d'aplomb, opina le patron. « Jetez l'ancre », commanda-t-il. Je transmis l'ordre plus loin. Un homme était couché sur la caisse renfermant l'ancre flottante. « L'ancre ! » criai-je à nouveau. Mais cet homme ne répondait ni oui ni non et ne bougeait pas d'un cran.

« Dis donc », cria-t-il à son voisin, « donne-lui donc un bon coup dans les reins... »

Et l'effet fut immédiat. L'ancre sortit. Il fallait allumer la lampe. Mais les allumettes dans les boîtes étaient mouillées. Ceci nous causa un sentiment de consternation. Il fallut d'abord prendre une boîte sèche en tâtonnant. La



Le périscope d'un sous-marin.

chose finit par être en ordre. Mais en nous laissant aller à la dérive, nous restions loin du Noord-Hinder.

« Maintenant, les gars », déclara le patron, « c'est le moment de prendre les rames ».

« Tu peux apprendre à ramer », me dis-je.

Chacun avait eu le temps de se remettre de sa première frayeur, n'est-ce pas ? On se releva. On se fatigua à ramer et néanmoins je trouvai que nous n'avions rien de mieux à faire pour nous réchauffer. Comme j'étais content d'avoir mes bas et mes bottes ! Et en avant dans le brouillard. Quelques passagers étaient enveloppés dans une couverture ou un manteau. Ils étaient très tranquilles et très convenables.

Oui, on ne leur demande que de rester calmes, et cela est fort bien. Mon vieux, comme ce Noord-Hinder était loin ! Nous restâmes quatre heures dans ce canot au milieu de ce sale brouillard. Mais on arriva quand même.

Et voilà comment ce jour-là le Noord-Hinder eut des hôtes.

La plupart n'avaient que des vêtements sommaires. Beaucoup étaient engourdis, d'autres complètement hébétés.

Mais les hommes du Noord-Hinder tendirent les bras, recueillirent les naufragés à bord, préparèrent le café, coupèrent des tranches de pain, offrirent des biscuits, ouvrirent les cabines, allèrent chercher des vêtements et ils firent tout cela avec amour et dévouement, en accompagnant leur geste charitable de paroles cordiales et réconfortantes.

Ainsi le Noord-Hinder a joué un rôle important. Il y eut des moments où 70 naufragés se trouvaient à bord.

La guerre navale devint encore plus rigoureuse. Les torpilleurs allemands de Zeebrugge causaient de sérieux ennuis. Souvent les obus sifflaient au-dessus du bateau-phare. Quand la mer était houleuse des mines étaient poussées à la dérive et il fallait les tenir éloignées du navire et les écarter à l'aide de crochets ou bien à coups de fusil. A la fin, la situation devint si menaçante qu'il fallut rentrer le Noord-Hinder et le remplacer par une bouée.

Nous consacrerons encore quelques chapitres aux événements maritimes, mais pour ne pas devancer l'ordre chronologique des faits, nous allons reprendre la description des opérations sur terre.

Le combat de Saint-Georges. — Les fusiliers à Oost-Duinkerke. — Les canonniers de Le Voyer sur l'Yser. — La prise de Saint-Georges.

L'hiver ne fut pas aussi tranquille que certains se l'imaginent. Autour des écluses de Nieupoort notamment se livrèrent des combats incessants.

Les positions des Allemands se trouvaient à proximité de ce point important, car ils étaient maîtres des dunes, de Lombartzijde, du Grand Bamburgh et de Saint-Georges. Sur ce point ils tenaient donc la rive opposée de l'Yser. Saint-Georges était bien entouré d'eau, mais la grande chaussée vers Nieupoort et plusieurs digues dépassaient le niveau de l'inondation.

Le 4 novembre notre 7e de ligne devait essayer de s'emparer de Lombartzijde. Le 7e était constitué par la fusion du 7e et du 17e; il y avait à peine assez d'hommes pour former un régiment.

Les soldats, encore sous l'impression de la cérémonie de Furnes, où le Roi avait décoré leur drapeau, avaient quitté cette ville musique en tête pour se rendre à Coxyde où ils passèrent la nuit. Le lendemain, dès l'aube, ils partirent pour Nieupoort et poursuivirent leur route vers la rive est de l'Yser. Ils refoulèrent les avant-postes allemands, prirent Lombartzijde et parurent même devant Petit-Westende.

Au moment où ils étaient épuisés par cette lutte acharnée — ils n'avaient d'ailleurs pas goûté de repos réel, depuis Anvers — l'ennemi arriva avec des forces supérieures, soutenues par des mitrailleuses et des canons.

Les nôtres, incapables de se maintenir, durent reculer

et près de Nieuport la retraite dégénéra même à un certain moment en une fuite désordonnée, car les masses allemandes accouraient de toutes parts et leurs mitrailleuses repandaient la mort dans les rangs de nos braves. Un grand nombre de soldats, qui voulaient chercher une issue en suivant le canal de dérivation, se noyèrent.

Le colonel Delobbe vit le danger de cette attaque brusquée. L'ennemi approchait en poussant des cris de victoire. Mais l'officier réussit à grouper une section devant les écluses et à établir une ligne de défense à cet endroit.

Un nombre assez considérable de soldats du 7e furent cernés et faits prisonniers; on les conduisit à Ostende et de là ils parlèrent le lendemain pour l'Allemagne. Le reste du régiment qui venait à nouveau d'être gravement éprouvé se rassembla à Coxyde, d'où on le dirigea vers le secteur de Ramskapelle.

La 81e division territoriale française, commandée par le général Trumelet-Faber, se trouvait à Nieuport. Elle fut renforcée par un bataillon du 2e régiment de fusiliers qui se rendirent à Oost-Duinkerke sous le commandement de de Jonquières.

Comme on voit, les fusiliers n'avaient pas non plus de repos. Nous avons dit qu'ils avaient quitté Dixmude le 15 et le 16 novembre.

Après un court séjour dans le village déjà bondé d'Hoogstade, ils purent partir pour la France, mais à peine la brigade se trouvait-elle un jour à Saint-Pol, près de Dunkerque, que le général d'Urbal, commandant des troupes françaises en Flandre, la rappela pour faire face à une nouvelle offensive des Allemands. Néanmoins, cette offensive ne se déclara pas et le 1er régiment alla prendre ses cantonnements à Loo et le 2e à Pollinchove.

C'est à l'église de Loo que le 1er régiment entendit la lecture de l'ordre du jour mentionnant les noms de tous les officiers tués.

Une émotion intense saisit les assistants quand retentit la mention réitérée « Mort à Dixmude ».

Un bataillon du 2e régiment avait donc été envoyé à Nieuport.

Car le danger d'une surprise persistait pour cette ville. Une brigade de la 81e division territoriale avait vainement essayé le 8 de prendre Lombartzijde et d'autres sections n'y réussirent pas davantage les jours suivants.

Tous les succès initiaux se brisaient chaque fois contre les renforts allemands toujours renouvelés.

Des patrouilles allemandes se risquèrent jusqu'à l'intérieur de Nieuport. Au collège elles causèrent de grands ravages et tracèrent sur les murs cette inscription : « Paris kapout ! Fransozen kapout ! »

Les Alliés envoyèrent également aux environs de Nieuport des dragons et des chasseurs sous les ordres du général de Buyer. L'ensemble de ces troupes était commandé par le général de Mitry.

Les navires anglais montaient toujours la garde sur mer ; ils tenaient les dunes sous le feu de leurs canons et balayaient les voies de communication des Allemands.

Les fusiliers-marins prirent leurs quartiers dans une ferme, dans des maisons et à l'église d'Oost-Duinkerke, car le village n'était pas seulement encombré de troupes de toutes sortes, mais, outre sa population ordinaire, il abritait encore de nombreux réfugiés de Nieuport et d'ailleurs.

L'ennemi, mis au courant de ce fait, bombardait fréquemment le village ainsi que Oost-Duinkerke-Bains.

On continua cependant à célébrer les offices à l'église. Souvent des prêtres français en uniforme disaient la messe, et des gens du village ainsi que des soldats s'agenouillaient sur les chaises, au milieu de la paille qui servait de couche aux soldats.

Le général Trumelet-Faber avait établi son poste de commandement au « Grand Hôtel », à Oost-Duinkerke-Bains. C'était un Lorrain, né à Bitche en 1852. Lors de la guerre de 1870 il se joignit à un corps de francs-tireurs de sa ville natale, mais tomba entre les mains d'une patrouille allemande avec d'autres et fut enfermé dans un camp. Il devait être fusillé. Mais Trumelet réussit à s'évader, traversa le Luxembourg et pénétra en Belgique, puis il atteignit le territoire français non occupé et bientôt il se retrouva dans l'armée avec le grade de sous-lieutenant.

La guerre terminée, il servit dans les colonies.

En avril 1914, ayant atteint la limite d'âge, il dut se

retirer, mais au mois d'août il reprit sa place sous les drapeaux et en octobre il était nommé commandant de la 81e division territoriale.

L'église de Lampernisse était un monument remarquable. Elle se glorifiait d'une statue où l'on lisait cette inscription en lettres gothiques : « A la mémoire de Nicolas Zannekin, mort pour la liberté de la Patrie à Cassel le 24 août 1328 ».

Une section de la commune s'appelle encore aujourd'hui coin Zannekin et d'après la tradition c'est là que Nicolas Zannekin — le cultivateur qui était pour ses amis le représentant de la noblesse des Karis de Saxe — naquit et exploita sa grande métairie.

Lorsque les chevaliers voulurent opprimer les hommes libres de Flandre en leur imposant toutes sortes de contributions et de vexations Zannekin se mit à la tête des « Kerels ». Il sacrifia sa vie pour la liberté.

Un drame horrible se déroula le 5 décembre à l'église de Lampernisse. Des Français y étaient couchés lorsqu'un obus — le premier qui fut tiré sur le village — atteignit le temple. Un pilier s'abattit et le toit d'une nef latérale s'écroula sur les soldats, épuisés et endormis. C'était en pleine nuit. Des hurlements épouvantables s'élevèrent des décombres. En face de l'église se trouvait le poste de secours de l'infirmier Heyman, aujourd'hui député. Son personnel aidé de Français entreprit immédiatement les travaux de sauvetage.

On découvrit cinquante morts et cent cinquante blessés. Chez un grand nombre la chaux était entrée dans les plaies et plus d'un martyr criait au milieu de ses douleurs atroces : « O, docteur, tuez-moi, tuez-moi ! »

Ainsi Lampernisse, bien qu'il ne soit jamais devenu un point du front, a été témoin d'une misère terrible.

La tour résista le plus longtemps. D'abord l'artillerie allemande abattit la flèche et le coq vola à plus de mille mètres de distance. Plus tard la tour fut entièrement incendiée; la cloche d'Herman Coene fondit et le bronze tomba par terre en larges gouttelettes comme les larmes d'un drap funèbre. Des soldats en confectionnèrent des bagues que l'on garda comme souvenir.

Le général Trumelet-Faber ne devait pas rester longtemps à la tête de ses troupes. Oost-Duinkerke fut violemment bombardé. Nombre d'habitants se retirèrent dès lors. En effet les chaumières et les maisonnettes ne possédaient pas des caves solides. Les soldats se mirent alors à creuser des abris dans les dunes, car le cantonnement dans les églises était devenu extrêmement dangereux.

C'est ce que prouvait entre autres le drame de Lampernisse. Ce village était encore habité et un poste de secours y était installé.

Lampernisse était un de ces villages paisibles et silencieux du Veurne-Ambacht, qui n'étaient guère connus au-delà des limites de la Westflandre. Sa magnifique et puissante tour gothique qui dominait les prairies environnantes renfermait une des plus vieilles cloches de la Flandre. Elle datait de 1352 d'après l'inscription :

« Gode si bequame

Maria is min name

Herman Coene makede mi

MCCCLII. » (1)

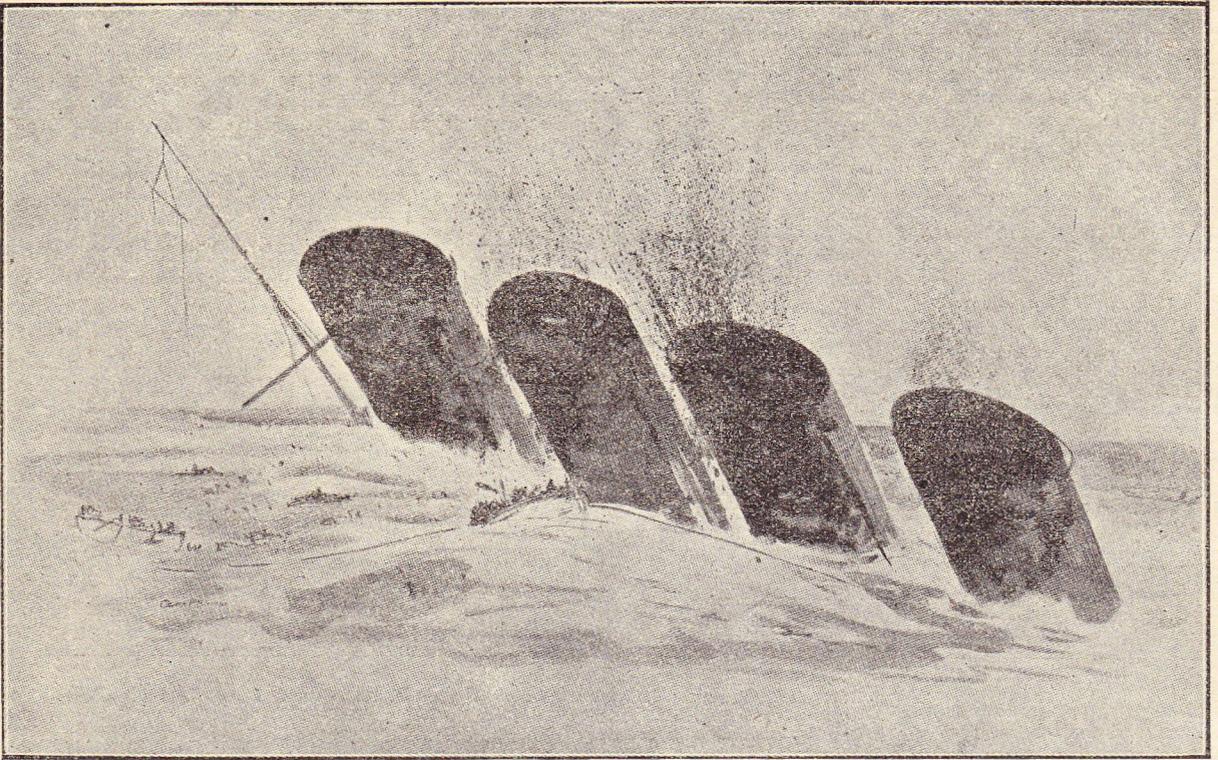
Ordre fut donné de faire sortir les troupes des églises. C'est ce qui eut lieu notamment à Loo.

Et comme nous l'avons dit tantôt, les fusiliers et les territoriaux creusèrent des refuges dans les dunes. Ce qui montre le danger que couraient les soldats à cet endroit, c'est le drame dont le général Trumelet lui-même fut victime. Il sortait de l'hôtel qui lui servait de quartier général en compagnie du colonel d'artillerie Nicolle. Les deux hommes conversaient sur la digue, sans se soucier des obus qui tombaient autour d'eux. Soudain un projectile éclata près du bâtiment et le général s'abattit, tandis que le colonel fut épargné. Le général avait reçu sept éclats d'obus dans la hanche et son bras gauche était broyé.

Le général fut transporté en France. Il mourut quatre mois plus tard. Le général Exelmans, puis le général Baille le remplacèrent.

Les Français dressèrent des plans afin de dégager Nieu-

(1) Dieu me soit clément; Marie est mon nom; Herman Coene m'a faite; MCCCII.



Le „ Lusitania ” coule à pic. (Vue prise par un rescapé).

port de la proximité des Allemands et résolurent de lancer une attaque contre Saint-Georges et Lombartzijde. On amena de nouvelles troupes et Oost-Duinkerke connut une animation sans précédent.

L'attaque de Saint-Georges avait été fixée au 15 décembre. Étaient désignés pour y prendre part : 150 chasseurs cyclistes, 1 bataillon de fusiliers, soit 660 hommes, 3 escadrons de dragons et de chasseurs à pied, ensemble 400 hommes, et une section du génie; 27 pièces devaient soutenir ces troupes. Deux canonnières postées sur l'Yser devaient prêter leur concours.

A 4 heures du matin les troupes partirent d'Oost-Duinkerke vers Nieuport. Le colonel Hennocque, qui conduisait l'opération, fixa son quartier général dans une maison de la rue du Coq à Nieuport et l'état-major s'installa à la cave. Les derniers habitants de la petite ville condamnée à la ruine avaient été emmenés par des gendarmes, car ils semblaient ne pas vouloir s'en aller de leur propre mouvement.

Des canonnières devaient appuyer l'action. C'était un grand mot pour désigner six canots de pêche, à bord desquels on avait placé des canons de 37, et qui étaient munis d'un moteur.

Ils devaient venir de Dunkerque. L'enseigne Le Voyer en avait le commandement et leur équipage se composait de volontaires. Dès le départ il fallut en abandonner trois dont le moteur ne fonctionnait point. Un autre resta en panne pendant le trajet et on dut le prendre à la remorque.

On s'était embarqué le 14 pour arriver à Nieuport le 15, mais le voyage fut plutôt lent: La nuit on se rendit à Furnes. Quand on arriva aux écluses il fallut réveiller les maîtres-éclusiers. A 2 heures du matin on entra enfin à Furnes, où l'on perdit cinq heures à des travaux de réparation, car le cordage reliant le canot remorqué s'était engagé dans l'hélice. On répara le moteur de ce canot et à 7 heures on reprit le trajet.

A 10 heures on était à Nieuport, qui essayait ce jour-là un terrible bombardement.

Or, l'attaque devait commencer ce matin-là à 6 heures, et le colonel Hennocque n'ayant pas encore vu paraître les soi-disant canonnières, résolut d'exécuter son plan sans leur concours.

Les embarcations avaient pour mission de bombarder les Allemands de flanc et de revers. D'après le programme, trois d'entre elles devaient remonter le canal de Plâschendaele afin d'attaquer Lombartzijde, tandis que trois autres remonteraient l'Yser pour prendre Saint-Georges sous leur feu.

Le Voyer avait exécuté une reconnaissance préalable à Nieuport et avait constaté immédiatement que, en raison de la surélévation des digues du canal de Plasschendaele il n'y avait rien à attendre d'une action sur Lombartzijde; ce projet dut donc être abandonné, ce qui n'avait d'ailleurs que peu d'importance, puisqu'on ne disposait que de trois bateaux.

Saint-Georges se trouvait au centre du terrain inondé, d'où dépassaient seulement les digues et quelques fermes.

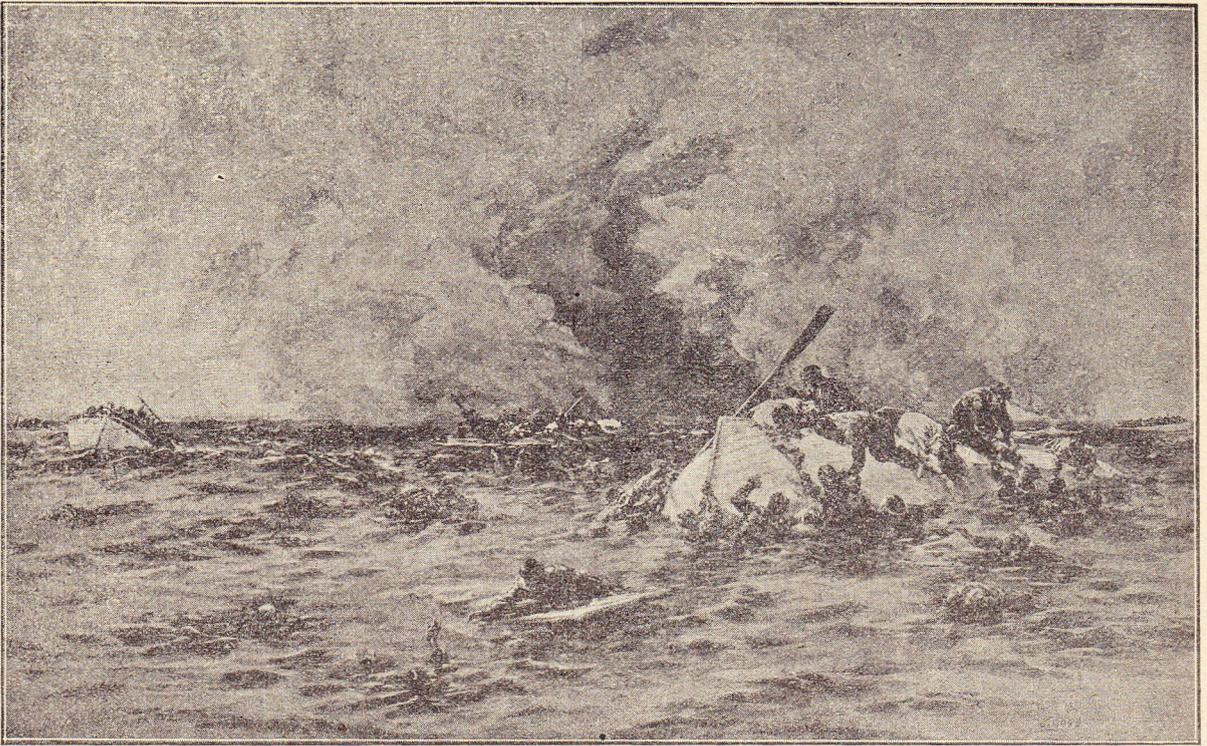
Les fusiliers et les chasseurs franchirent les écluses et abordèrent la grande route de Saint-Georges. Au croisement de cette chaussée et de celle de Ramsappelle se trouvait une maison, que les Français appelaient «La Vache crevée», parce que juste en face de cette maison le cadavre boursoufflé d'une vache exhaltait une odeur pestilentielle. C'est dans cette maison que de Joncqjères, le chef des fusiliers, établit son poste de commandement.

Le capitaine Lepage conduisait les fusiliers qui, en compagnie des chasseurs, poussèrent plus loin jusqu'à un groupe de maisons, qu'on trouva être vides.

Les Français s'y installèrent et fortifièrent leur position au moyen de tranchées car, par suite d'une erreur, leur propre artillerie avait bombardé la route et tué l'un des soldats, et, en outre, elle avait éveillé l'attention de l'ennemi, de sorte que l'on ne pouvait plus songer à les attaquer par surprise.

Des patrouilles exécutèrent des reconnaissances dans la contrée, car on ne savait pas jusqu'où l'ennemi s'était avancé. Quelques hommes suivirent la route et d'autres l'Yser, allant tous dans la direction de Saint-Georges, mais ils furent découverts; l'un d'eux fut tué et presque tous les autres blessés. La journée se passa sans aucune action de part et d'autre. Chacun conserva simplement ses positions.

Une compagnie de fusiliers sous les ordres du capitaine Riou s'était avancée au nord de l'Yser et occupait une position presque à la même hauteur.



La lutte pour la vie après la disparition du „Lusitania”.

La 4e compagnie des fusiliers sous les ordres du lieutenant Martinie devait également prendre part à l'opération contre Saint-Georges, mais en partant d'un autre point, à savoir de Ramscappelle. Mais entre Ramscappelle et le village à conquérir s'étendait la nappe liquide et il fallut se servir de radeaux.

A cet effet on avait amené de Dunkerque vingt barques plates qui pouvaient avancer sur des étangs peu profonds et être mues par des rames ou des perches.

Quelques-unes ne purent être employées, mais en fin de compte dix-sept furent mises à l'eau, chacune pouvant contenir sept à huit hommes.

Le premier objectif étaient les fermes, le Grand et le Petit Noordhuis, du côté opposé de l'étang, dont la première était occupée par les Belges et la seconde abandonnée.

Les 120 fusiliers qui faisaient partie de l'expédition s'établirent au Petit Noordhuis. Une digue menait de là à Ketelersdamme sur le Noordvaart et une autre petite digue conduisait à la ferme du bourgmestre. De là à Saint-Georges il n'y avait pas 500 mètres.

Le 16, les canonniers devaient prêter leurs concours. Le 15 à 5 heures elles descendirent par l'écluse dans l'Yser. Dans l'intervalle l'attaque de Lombardzjide avait commencé. Les Français avaient fait quelques progrès dans la direction du village, mais pendant la nuit l'ennemi exécuta cinq contre-attaques jusqu'à 500 mètres des bateaux autour desquels les balles sifflèrent. Le Voyer laissa ses hommes à fond de cale. Personne ne fut atteint.

Ce fut une nuit effroyable. A l'aube on apporta à bord de la nourriture et du vin, ainsi qu'une bouteille de rhum.

Deux bateaux seulement purent participer à l'expédition, la « Jacqueline » et le « Moqueur-des-Jaloux ».

Le premier était sous les ordres du chef de toute l'opération, l'enseigne Le Voyer, qui n'avait pas encore été au combat, mais qui reçut un terrible baptême du feu.

Le « Moqueur » était commandé par le sous-officier Gourmelin. L'équipage des deux bateaux comptait 24 hommes.

Quelle était leur tâche ? Ils devaient d'abord remonter l'Yser sur une distance de 500 mètres dans une zone où il était facile de les remarquer et où ils n'avaient aucune protection. Les hommes ne pouvaient pas s'abriter derrière des plaques ou des boucliers. Ensuite ils devaient

traverser la ligne allemande jusqu'en face de Saint-Georges et ouvrir le feu sur ce village.

Il était près de six heures lorsque Le Voyer s'appêta à partir. Chacun sentait la gravité du moment. Il semblait impossible d'en réchapper. Bien que l'entreprise fût de proportions moins grandes, elle semblait exiger au moins autant de courage que le raid qui devait être exécuté plus tard par les Anglais contre le port de Zeebrugge.

Le commandant harangua ses hommes, leur signala le danger de l'expédition, mais déclara que c'était un honneur d'être désigné pour une pareille mission. Ils ne devaient songer qu'à une seule chose... C'était une mission glorieuse. « Vive la France ! ». Et tous répétèrent : « Vive la France ! »

A 6 heures on démarra. Naturellement il faisait encore obscur et le temps était brumeux. Aucune lumière ne pouvait être allumée.

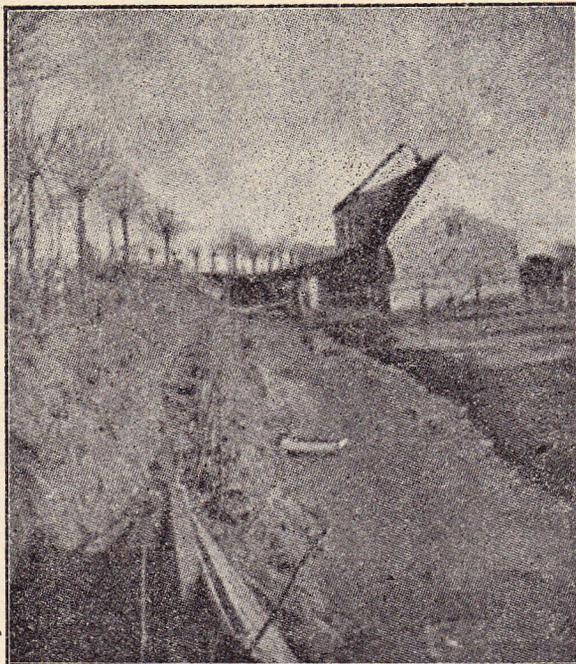
L'artillerie française bombarda les positions des Allemands, dont les canons se faisaient encore. Les fusiliers se déployèrent sur la rive nord et les chasseurs sur la rive sud, mais les deux bateaux les dépassèrent et atteignirent à 6 h. 1/2 les lignes allemandes sur lesquelles elles ouvrirent le feu.

L'ennemi ne pouvait riposter que faiblement. Ce qui était plus grave, c'est que l'artillerie française tirait toujours et qu'on risquait d'être atteint par ses propres obus. En hâte on envoya un homme à Nieuport pour faire taire les canons. Puis les bateaux allèrent plus loin, mais bientôt ils se trouvèrent devant un barrage qui obstruait la route.

Le Voyer amarra les deux canots au rivage et ouvrit le feu sur Saint-Georges, déjà très éprouvé, et qui fut bombardé pendant quelque temps. On ne voyait pas d'Allemands. Par mesure de précaution le commandant avait fait virer de bord le « Jacqueline » et le « Moqueur » pour leur permettre de se retirer rapidement en cas de besoin.

On venait de dépasser une maison apparemment déserte, mais où plusieurs marins avaient cru voir remuer quelque chose. On décida de s'en rendre compte car peut-être y avait-il là des Français et il ne fallait pas risquer d'atteindre des camarades.

Quatre membres de l'équipage rampèrent jusqu'à la



„ La Vache Crevée ”.

maison. La porte fut ouverte hardiment et on vit que les Allemands y fourmillaient.

Les Français tirèrent dans le tas, se sauvèrent et allèrent prévenir Le Voyer. Celui-ci s'aperçut alors que l'ennemi plaçait une mitrailleuse sur la maison et se mit à la bombarder. Mais soudain il reçut une pleine charge d'une autre direction. Une auto-mitrailleuse avait franchi le pont de l'Union et faisait feu, abritée derrière un remblai.

Il fallut battre en retraite et repasser devant la maison maudite. Alors se déroula un drame terrible et rapide. Un mitrailleur du « Moqueur » en a fait le récit :

« Nous approchons de la maison. A tout hasard, je prépare ma pièce ; au moment où nous passons devant la maison, je regarde l'unique fenêtre et je vois la gueule noire d'une mitrailleuse boche qui se pointait sur nous. Peu à peu, elle se baissait vers nous. Ça, je ne l'oublierai jamais. Je me suis dit : « Si nous ne tirons pas les premiers, nous sommes fichus ! »

Pense donc, on était à peine à 30 mètres d'eux. Alors j'ai vivement pointé sur la fenêtre et j'ai tiré. Le hasard a fait que, dès la première bande, les coups ont porté juste dans la fenêtre. Je n'ai pu tirer que deux bandes sur cette face. Le temps que j'engage une troisième bande et nous avions dépassé le coin de la maison. C'est dommage. On aurait pu faire du meilleur travail. Enfin, il y avait tout de même un résultat acquis : c'est que l'on n'avait pas tiré sur nous de cette façade, car, de derrière, ça continuait à pleuvoir. A ce moment j'entends quelques cris à la barre : c'était l'homme de barre qui venait d'avoir le pied traversé par une balle. Le malheureux perd la tête, se lève et immédiatement, s'écroule mort, deux balles en plein front, à côté de moi.

Je charge à toute vitesse et tire. Malheureusement, le pointage n'était pas le même. Le premier coup porté dans le toit. A la deuxième bande, ça commençait à aller, quand, floc, je reçois un énorme gnon au crâne et me voilà à plat, sur le pont, la figure pleine de sang. Comme je venais de voir mourir à côté de moi mon camarade, ma première idée a été que j'y étais aussi. J'attendais que tout se brouille, et, au lieu de ça, rien, voilà au contraire que ma tête se dégage. Je suis bien resté une demi-minute à plat. Puis, voyant que j'étais loin d'être mort, j'essaye de me relever. Ça allait très bien. Alors la rage me prend. Je saute sur ma mitrailleuse et me mets à tirer, dame, un peu au hasard, sur la maison : les balles sautaient sur toute la façade, et puis, j'avais du sang plein les yeux et n'y voyais pas trop.

Pendant que j'étais à plat, la première mitrailleuse s'était aussi mise à tirer, et maintenant ça crachait des deux côtés.

Je ne puis pas te dire au juste ce que j'ai tiré, c'est un peu brouillé. Tout d'un coup j'entends : tac, tac, tac, et ma pièce s'arrête. Je regarde, et je vois ma boîte de culasse crevée de deux balles. J'essaye d'armer. Rien à faire. J'ai compris alors que c'était fini. D'ailleurs, il ne restait sur le pont que l'homme de barre qui s'était couché sous le cadavre du mort et continuait à gouverner, le second maître abrité derrière un bouclier et moi.

J'ai pensé avoir rempli tout mon devoir, ne pouvant réparer la mitrailleuse et me suis rendu dans la cale avant. Là, je retrouve un matelot sans spécialité et un servent du canon qui était descendu après la mort de l'homme de barre.

Donc, je descends dans la cale. En haut ça sifflait, c'était un enfer. Il ne restait que l'homme de barre sous son mort ; le second maître était descendu dans la cale du milieu près des deux mécaniciens.

J'étais à peine depuis deux minutes dans la cale quand je sens au genou comme un coup de marteau, avec une assez légère douleur ; je regarde, vois mon pantalon crevé, j'y porte la main et crois écarter l'étoffe, mais c'était chaud, mou et gluant. Je regarde et m'aperçois que j'ai deux doigts entrés dans ma blessure jusqu'à la première phalange. Ça ne me faisait plus mal du tout. Puis, j'ai encore senti que j'étais assis dans quelque chose d'humide. Je dois te dire que mon pantalon était usé au derrière et un peu troué. En guerre, tu sais !... J'y mets la main et la ramène toute rouge. J'étais assis dans le sang de mon genou. Maman a envoyé ma culotte à grand'mère. Si elle te la montre, tu verras que je ne blague pas.

En même temps que moi, j'entends un matelot, à côté de moi, crier : « A moi ! »

Nous avons un moment cru être touchés par la même balle, mais c'était une erreur. Lui avait été touché par une autre balle qui lui avait presque sectionné le pouce du pied gauche et était allée se loger dans le talon du pied droit. Les autres voulaient nous panser, mais le matelot avait perdu son paquet de pansement. Moi, comme ma jambe commençait à me faire assez mal, j'aimais autant qu'on me laisse tranquille. Alors, je lui ai passé le mien. Puis, ça s'est un peu brouillé. Nous avons dû être canonnés, car je me rappelle un moment de vacarme infernal.

Bref, je ne me suis réveillé qu'en sentant le bateau immobile et le moteur arrêté. Nous étions arrivés.

L'autre barque, celle du commandant, était accostée à la nôtre. Sur son pont du sang partout, et, tombés là où ils avaient été surpris, cinq cadavres de marins. L'un d'eux, près de la machine, avait tout l'arrière de la tête sauté ; on voyait l'intérieur du crâne, vide de cervelle ; c'était effroyable.»

Que s'était-il passé à bord du « Jacqueline » ? L'homme qui tenait le gouvernail fut atteint le premier. La barque resta sans guide. Une nouvelle décharge et Le Voyer fut blessé. Il se traîna avec sa jambe cassée jusqu'au gouvernail et remit la barque dans la bonne voie.

Sauvaire, dont nous avons reproduit le rapport, imposa silence à la mitrailleuse allemande, bien qu'il l'ignorât lui-même et rendit ainsi la retraite possible. L'ennemi amena une troisième mitrailleuse, mais avant qu'elle ne pût entrer en action, les barques avaient déjà pris une certaine avance.

Elles eurent alors à affronter le tir de l'artillerie ennemie, mais, heureusement, les projectiles ne les atteignirent pas.

A bord de l'embarcation de Le Voyer on comptait cinq morts et sept blessés grièvement, dont quelques-uns succombèrent.

Sur les 24 hommes d'équipage on eut à déplorer 8 morts et 8 blessés. La mitrailleuse de la « Jacqueline » avait onze blessures.

Le Voyer se rétablit et servit encore son pays en qualité d'aviateur ; le 26 avril 1918 il tomba victime d'un accident tragique. Il volait avec son observateur Chembriard au-dessus de la mer non loin de la côte, lorsque



Route de Furnes à Ypres.

l'aile droite de son appareil se brisa. Chembriard fut projeté hors de l'hydroplane et l'avion s'abîma dans les flots. On le repêcha peu après et on retrouva le cadavre de Le Voyer qui se trouvait encore dans l'appareil.

L'expédition des canonnières fut un hardi coup de main, mais il est douteux qu'elle ait produit beaucoup d'effet... On ne pouvait songer à s'emparer immédiatement de Saint-Georges.

Nous avons dit que des fusiliers avaient occupé la ferme du Petit Noordhuis, près du Noordvaart au sud de Saint-Georges. Devant la maison s'étendait le terrain inondé, au-dessus duquel se dressaient quelques fermes. Il fallait s'assurer si elles étaient ou non occupées.

Une patrouille, montée dans une barque, longea la rive sud du canal afin de reconnaître les fermes « Terstijl » et « Violette ». Elle était conduite par l'enseigne de Blic, un novice de l'ordre des Jésuites. « Terslijl » était abandonnée. De là on se rendit à la « Violette » et on amarra l'embarcation près de la ferme. Les hommes cachèrent le bateau dans les roseaux et nagèrent vers le bâtiment. Soudain une fusillade éclata. De Blic fut tué sur le coup, les autres blessés ou faits prisonniers; un seul homme du détachement parvint à s'échapper, bien qu'il fût blessé lui aussi. De l'autre côté du canal on ne put avancer non plus.

Des Belges établirent un poste au Petit Noordhuis, car Ramscappelle faisait partie du secteur qui leur était assigné, et les Français rentrèrent à Nieuport.

Les fusiliers et les chasseurs essayèrent alors de progresser le long de la route de Nieuport à Saint-Georges et y réussirent peu à peu. C'était une guerre de taupes, d'une tranchée à l'autre, en attendant qu'on se heurtât à l'ennemi.

La maison d'où les canonnières avaient été si violemment bombardées était la maison du passeur, qui fut enlevée le 25 décembre après un furieux combat.

Un Breton, âgé de seize ans, Yves Nicolas, prit la plus grande part à cet exploit. L'ennemi était fortement retranché derrière une barricade de sacs à terre. Le jeune homme était mitrailleur, et bravant tous les dangers, il hissa son arme redoutable sur le parapet, puis ouvrit brusquement le feu sur ses adversaires surpris. Les chasseurs profitèrent du désarroi des Allemands pour se jeter sur la maison et s'en emparer.

Quelques audacieux fusiliers se risquèrent alors jusqu'au village et observèrent les ouvrages de défense des Allemands avec une telle précision qu'ils purent fournir à l'artillerie des indications précises. Chassé de ses positions par la justesse du tir de l'artillerie, l'ennemi s'enfuit de ses tranchées de première ligne jusque près de l'église. Il fut cerné de près par les fusiliers, les dragons et les chasseurs et n'eut plus bientôt qu'une seule issue, à savoir la route allant de l'église au pont de l'Union. C'est à ce moment que les Français résolurent de frapper le coup décisif.

Le 25 au soir des dragons et des fusiliers vinrent prendre position afin de déclencher une attaque le lendemain. A 6 heures l'artillerie française ouvrit un effroyable bombardement. Puis on donna le signal de l'attaque. Une lutte terrible s'engagea près du cimetière; un grand nombre d'hommes tombèrent de part et d'autre. Des marins français et allemands étaient aux prises, les derniers étaient vêtus de l'uniforme gris, mais portaient le jersey et le béret bleus, avec l'indication « régiment de marins ». Ils se maintinrent près de l'église. A midi le combat restait encore indécis.

Des obus réduisirent l'édifice en poussière, mais sans faire reculer les défenseurs. Les mitrailleuses repandirent la pluie de leurs balles meurtrières. Le commandant Lepage, de l'artillerie, réclama de nouveaux renforts, bien qu'on risquât d'atteindre les Français eux-mêmes, car on était presque en face les uns des autres.

Le capitaine Boreil répondit à l'appel. Bientôt ce fut une scène épouvantable. Les tranchées, les abris, les barricades s'effondrèrent. Le feu sortit du sol, tomba du ciel; la fumée enveloppa tout le village de Saint-Georges et parmi ces nuages rayés de flammes on entendit retentir des cris et des gémissements. Les Allemands qui purent se sauver de cet enfer, s'enfuirent et un silence étrange régna sur le champ de carnage.

Les dragons et les fusiliers s'élançèrent sans fléchir. C'étaient cinquante hommes du 3^e bataillon de marins. Autour d'eux gisaient des morts et des blessés. Et partout dans le village on trouva des cadavres ainsi que des blessés.

Les Allemands s'étaient repliés vers le pont de l'Union, qu'ils avaient enlevé en octobre après un terrible combat contre notre 7^e et notre 14^e de ligne.

Les Français fortifièrent aussitôt le village conquis.

L'ennemi ouvrit sur lui le feu de ses batteries.

Voilà comment Saint-Georges fut reconquis sur les Allemands le 29 décembre. Le lendemain le général de Mitry se rendit à Nieuport et décora le colonel Hennocque de la Légion d'Honneur.

D'autres officiers reçurent également des décorations. Yves Nicolas, le mitrailleur de 16 ans, qui s'était distingué dans l'attaque de la maison du passeur, ne fut pas oublié non plus et porta fièrement sa médaille militaire.

Lombartzijde, par contre, n'avait pas pu être enlevé, malgré les efforts les plus énergiques. Néanmoins les Français étendirent leurs positions dans cette direction et s'emparèrent d'une bande de territoire, qui défendait les écluses.

Mais l'ennemi tenait la Grande Dune et le village même de Lombartzijde. Le premier point constituait pour lui un magnifique poste d'observation.

Au mois de janvier le général de Mitry résolut de s'emparer de la Grande Dune. A un certain moment les goumiers avaient réussi à s'y établir, à la faveur d'un stratagème.

Un matin les avant-postes allemands virent errer quelques chevaux arabes dans leurs lignes. Ils capturèrent les bêtes et se déclarèrent très satisfaits de ce butin imprévu.

Le lendemain soir les goumiers leur menagèrent une nouvelle surprise et les Allemands furent plus convaincus que jamais de la négligence des coloniaux : il y avait au moins vingt chevaux qui paissaient en liberté près de la Grande Dune. Les soldats du kaiser croyaient pouvoir s'emparer facilement de ce butin quand tout à coup 20 Arabes qui, suivant la moue de leur pays, étaient attachés sous le ventre de leurs chevaux, firent leur apparition. Ils s'élançèrent dans la tranchée qui fut enlevée; puis, suivis par d'autres ils s'emparèrent de la Grande-Dune, où ils ne purent se maintenir. Ainsi les hardis cavaliers avaient trompé les sentinelles, mais avant d'être conquis définitivement ces monticules de sable devaient coûter encore beaucoup de sang.

Le bataillon de Joncquières (des fusiliers), qui avait



Construction d'un pont de fortune.

contribué à la prise de Saint-Georges, avait rejoint son régiment.

Les vaillants marins se trouvaient vers cette époque à Fort Mardyck et à Saint-Pol, détachés auprès de la VIII^e armée et à la disposition de Foch. Celui-ci envoya le 3^e bataillon du 1^{er} régiment, sous les ordres du commandant Bertrand, à Coxyde pour aider à la conquête de la Grande Dune.

Et bientôt Coxyde-Bains, où les troupes étaient logées dans les villas, fut bombardé.

Le 27 janvier les Français décidèrent enfin de faire une tentative pour se rendre maîtres de ce point important.

Un obus vint troubler ce projet. Les soldats postés dans les tranchées furent soumis à une rude épreuve : pendant le jour ils étaient exposés au feu de l'artillerie lourde et la nuit les « minenwerfer » ou crapouillots lançaient sur eux leurs projectiles chargés d'explosifs qui éclataient au milieu des tranchées au bout de quatre secondes. On avait donc le temps de se mettre à l'abri, mais on vivait dans une anxiété continuelle et ceux qui ne se sauvaient pas assez vite encouraient d'effroyables blessures.

On avait jeté à l'embouchure de l'Yser un pont de fortune, « le pont Joffre », et le soir du 26 quelques officiers y discutaient le plan d'attaque, lorsqu'un obus éclata au milieu d'eux.

Trois officiers du groupe furent blessés et c'étaient précisément ceux qui devaient diriger l'assaut : celui-ci fut donc retardé d'un jour et eut lieu le 28.

Et comme nous le disions tantôt, la Grande Dune exigea de grands sacrifices.

L'attaque avait deux objectifs : la Grande Dune devait être emportée par une compagnie de tirailleurs africains et par deux compagnies de chasseurs à pied.

L'artillerie prépara l'offensive : de Nieupoort-bains jusqu'à Groenendijk 24 pièces tirèrent sans repit, mais l'ennemi riposta avec une égale violence.

Puis les tirailleurs de la brigade marocaine exécutèrent une charge. Les Africains s'élançèrent en poussant des cris sauvages; leur face se contractait dans une expressive furieuse et quelques-uns avaient les yeux comme injectés de sang. Ils levaient haut la baïonnette. Les balles sifflaient autour des guerriers bronzés dont un grand nombre s'abattirent. Les autres s'avancèrent avec un redoublement de rage et se précipitèrent dans les tranchées de l'ennemi, sans faire de quartier. Ils atteignirent la Grande Dune, se hissèrent sur la pente et enlevèrent la crête.

Mais alors ils furent pris sous le feu terrible des mitrailleuses allemandes postées sur la colline suivante. Quelques instants après, 300 hommes étaient mis hors de combat; les hurlements sauvages avaient cessé et on n'entendait plus que des gémissements plaintifs et les râles des mourants.

Les Français devaient à tout prix envoyer des renforts, sans quoi l'attaque risquait d'être inutile.

Sans doute devant et derrière la Grande Dune des centaines d'Allemands jouaient le sol et un groupe de prisonniers fut emmené à Nieupoort, mais ce succès était loin d'être décisif, car les mitrailleuses jouaient ici le grand rôle.

Il fallait étendre ce succès plus avant dans la Grande Dune en prenant les sommets suivants. Les fusiliers partirent pour la ligne de feu; après avoir traversé les dunes de Nieupoort ils eurent franchir l'embouchure de l'Yser. Mais le pont Joffre était violemment bombardé.

La 9^e compagnie reçut l'ordre de passer d'abord la rivière. Les obus pleuvaient autour du pont, en soulevant des gerbes d'eau. Mais les marins franchirent courageusement le dangereux passage, se glissèrent jusqu'à la rive opposée et sautèrent dans les tranchées. La bataille durait déjà depuis dix heures et il était midi.

La 12^e et la 11^e compagnie des fusiliers arrivèrent ensuite. Mais l'action ne put se développer que lentement, car l'ennemi couvrait la zone entière d'un rideau de feu.

On ne pouvait exploiter le succès que par une attaque impétueuse, en jetant dans la fournaise une masse d'hommes, qui devaient emporter les positions allemandes comme une vague irrésistible.

Mais la réserve se fit attendre trop longtemps. Les officiers allemands s'en rendirent compte et ordonnèrent à leurs marins d'exécuter une contre-attaque. Les derniers tirailleurs se défendirent dans un corps à corps terrible, mais finirent par être débordés et les cris de victoire annonçaient que l'ennemi avait repris la colline de sable aride de la Flandre.

Vers la droite, dans le polder de Lombartzijde, le résultat ne fut guère meilleur. Les Français y enlevèrent la seconde ligne, en bravant le feu des mitrailleuses et se laissèrent tuer sur place sans que les renforts fussent arrivés. L'ennemi exécuta aussi à cet endroit de violentes contre-attaques. Les obus abattirent les premiers rangs, mais des troupes fraîches comblèrent les vides et reprirent le terrain perdu.

À 3 heures de l'après-midi le général de Mitry donna l'ordre de la retraite. Les lourdes pertes avaient été vaines.

Tout ce que l'on put faire ce fut de fortifier la bande de terrain située devant les écluses, car celles-ci étaient la clé de la France et devaient être conservées à tout prix.

Les Allemands se vengèrent de cette offensive par un formidable bombardement.

La nuit, les « minenwerfers » vomissaient leurs affreux projectiles. L'ennemi avait en outre une arme nouvelle : la grenade à main.

L'état-major français s'attendait avec une vive inquiétude à une attaque prochaine.

Mais celle-ci n'eut pas lieu et nos Alliés se hâtèrent de renforcer leur secteur à l'aide de sacs de sable.

Heureusement l'inondation défendait une grande partie de la ligne de l'Yser. Ce problème de l'eau fut l'objet des soins constants du grand quartier général, qui or-



A l'Yser.

ganisa bientôt un service spécial sous le contrôle du génie.

Un homme, dont le nom est peu connu, rendit à cette occasion de précieux services.

Près de l'écluse de Furnes habitait M. Victor Cyrille Kemp, né à Boesinghe, qui était depuis 28 ans chef-éclusier de cette fameuse écluse devenue si célèbre, et qui exerçait les mêmes fonctions depuis 1907. Un chef-éclusier n'est pas, comme certains le croient, un homme qui tourne une manivelle, il est à la fois télégraphiste, téléphoniste et chargé d'une grande responsabilité, car la sécurité d'une région entière dépend de lui.

Et M. Kemp est un fonctionnaire capable sous ce rapport. Les capitaines Thijs et Umé l'avaient d'ailleurs déjà consulté au sujet de l'inondation du terrain occupé par les Allemands. Kemp indiqua sur une carte les opérations nécessaires comme avaient fait le chef-éclusier de Nieuport Dingens et l'inspecteur de la wateringue du nord de Furnes.

Il est établi qu'à certains moments les Allemands n'osèrent pas pousser l'attaque à fond, bien qu'ils eussent toutes chances de succès. C'est à cause de ce fait peut-être que le généralissime, duc Albert de Wurtemberg, fut écarté.

Tandis que les opérations à l'ancienne écluse espagnole étaient entravées et que la fermeture des portes faisait perdre encore un jour, alors que nos soldats agonisaient et mouraient le long du Beverdijk et du talus

du chemin de fer, les vannes du Noordvaart se trouvaient devant nos lignes. Si l'ennemi avait fait preuve d'un peu d'audace, il s'en serait rendu maître, et aurait détourné par là toute l'eau déversée par l'ancienne écluse espagnole (Oud Veurne Sas).

Heureusement l'ennemi hésita et le grand quartier général, après avoir constaté que l'ancienne écluse espagnole ne donnait pas un rendement d'eau suffisant, put encore utiliser à la dernière minute les vannes du Noordvaart et assurer un débit treize fois aussi fort.

Après l'inondation l'écluse de Furnes devint un point très important. C'est par là qu'on ramenait vers la France l'excédent d'eau que Nieuport ne pouvait évacuer. Kemp fut chargé de conduire cette opération et lui-même était sous les ordres du colonel Jamotte, du grand quartier général.

Par suite de manque de communications par voie de terre, une grande partie des transports se faisait par eau. L'écluse de Furnes livrait passage à des bateaux chargés de vivres, de munitions, de matériel de toute sorte et Kemp leur prêtait son aide, souvent sous un feu violent.

Le brave fonctionnaire accomplissait un service de dix-sept heures par jour en moyenne. Il passait ses quelques heures de repos dans une cave. Sa santé en fut très ébranlée. Il avait quelquefois 35 manœuvres par jour à faire. Il faut y ajouter le service télégraphique et téléphonique, l'écoulement des eaux en cas de

forte marée et la grande responsabilité qui pesait sur ses épaules.

Le bombardement de Furnes obligea le grand état-major à s'installer à Houthem. Kemp resta avec son ménage. Ce n'est qu'en mars 1918, lors du bombardement qui dura trois semaines, que sa femme partit pour Houthem.

Kemp lui-même n'abandonna pas son poste un seul instant. Il ne prenait jamais de congé. Un registre déchiqueté rappelle encore que le 2 février 1917 des éclats d'obus volèrent dans son bureau et que lui-même faillit être tué ce jour-là. L'écluse servait constamment de cible au feu de l'ennemi. A un certain moment Kemp éclusa 21 bateaux sous un bombardement ininterrompu. La pierre de l'écluse en porte encore les traces. Très peu de soldats ont soupçonné l'héroïsme déployé par ce fonctionnaire qui veilla sur eux pendant 4 ans.

L'écluse de Furnes était comme une porte de communication très importante reliant l'arrière et le front.

Et Kemp en était le consciencieux gardien. A Nieuport on eut recours aux services du batelier Geeraert pour assurer les manœuvres, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Des hommes comme Thijs, Dumont, Umé, Jamotte et d'autres se dévouèrent à cette œuvre de l'inondation; aussi Nieuport fut et resta toujours un poste dangereux.

Nombre de soldats y perdirent la vie, mais jamais les Allemands ne sont parvenus à se rendre maîtres du système des écluses et après chaque déception ils se vengèrent en faisant pleuvoir sur Nieuport une grêle d'obus.

La pauvre petite ville fut réduite en poussière par cette avalanche de mitraille. Mais elle ne mourut pas cependant. La résistance s'organisa dans les caves, parmi les fidèles gardiens de ce poste redoutable. Et un peu plus loin aussi Nieuport survécut à ses ruines.

La vieille opimatreté du pays ne put être brisée par les épreuves, par la fuite, l'exil et les pertes subies. La vie continua à se manifester avec vigueur au milieu des plus grands revers et les civils se montrèrent aussi inflexibles que notre petite armée.

La bataille de l'Yser se déchaîna et les canons allemands semèrent la mort et la ruine dans l'antique cité, qui depuis que ses murs avaient été démantelés et ses fossés comblés, se croyait à l'abord d'un siège et d'une attaque ennemie. Les habitants dont le travail et l'activité avaient réveillé ce petit coin de la laborieuse West-Flandre de la torpeur séculaire où le retenaient la nature et les ouvrages militaires, virent évanéir le fruit de leur travail et, pour sauver leur vie, ils durent même abandonner leur ville chérie ou leur village et suivre la route de l'exil. Le spectacle de cette fuite demeura inoubliable.

Où allèrent tous ces habitants attaché à leur pays et à leur sol natal, la plupart s'arrêtèrent dans les villages éparpillés le long de la mer, dans les dunes, à Oost-Duinkerke, à Coxyde, à la Panne. C'est ainsi qu'au début de 1915 il y avait à Coxyde de 1100 à 1200 Nieuportois.

M. Huygebaert, faisant fonctions de bourgmestre de Nieuport, avec quelques membres dévoués de l'administration de la ville et le secrétaire communal, M. Dobbelaere, étaient courageusement restés à leur poste jusqu'au dixième jour du bombardement, alors qu'il y avait à peine dans la ville un dixième de la population; puis ils avaient également cherché un refuge dans une des villas de Coxyde-Bains et Saint-Idesbald.

Chaque jour des concitoyens, qui étaient persuadés que leur exil ne durerait que quelques jours, venaient leur demander des secours. Mais que pouvait-on faire en leur faveur? Nieuport n'existait plus. Et, malgré tout, les magistrats se sentaient pris du désir de se consacrer de nouveau aux intérêts des habitants et, en conséquence, ils demandèrent au gouverneur de la Flandre Occidentale de les autoriser à poursuivre leur mission hors du territoire de la ville. Cette permission leur fut accordée et depuis la direction des affaires administratives de Nieuport continua, bien qu'en réalité la ville n'existât plus.

Non loin de la villa où l'administration communale de Nieuport assurait les services se trouvait une chapelle. Celle-ci devint l'église paroissiale des exilés. Elle produisait une impression de mélancolie intense, quand on songeait qu'elle était destinée à remplacer un superbe temple gothique, si pur dans la simplicité de ses lignes et si riche dans la diversité de sa décoration, qui témoignait à la fois des changements accomplis dans l'histoire de la ville et de tout ce que peuvent créer les hommes aux diverses époques et suivant la diversité des opinions et des idées. Et cependant cette chapelle dans sa misérable petitesse avait quelque chose qui la faisait aimer. Elle s'élevait si paisible au sommet de la dune et il régnait alentour un tel calme et un silence si pénétrant que tout y parlait de dévotion et de piété.

Cette chapelle servait de séjour aux soldats, mais grâce à l'intervention de M. Dobbelaere, secrétaire de Nieuport, elle devint l'église du Nouveau-Nieuport, et cinq fois par dimanche, quand les prêtres y célébraient la messe, elle était absolument bondée.

Il fallait aussi une école. Après avoir vaincu une foule de difficultés, l'administration communale put installer sept classes dans une spacieuse villa. On ne saurait dire d'où sont venus les bancs, les tableaux, les ardoises, les touches, les livres, l'encre, les plumes, mais il n'y manquait rien. MM. Van de Walle et Pecau, instituteurs communaux à Nieuport, et M. Gilles, professeur à l'école moyenne de Nieuport, y donnaient l'instruction aux garçons, tandis que quatre sœurs de Nieuport donnaient des leçons aux filles.

Il y avait 225 élèves, originaires de Nieuport, de Lombartzijde, de Ramscapele, de Pervyse, d'Oost-Duinkerke, de Westende, etc., autant de noms rendus célèbres par les communiqués et qui ne représentaient plus à présent qu'un amas de ruines.

L'école fonctionnait paisiblement et régulièrement comme en temps de paix et se trouvait sous le contrôle de l'inspecteur national, qui la visitait fréquemment et s'en disait fort satisfait. L'administration communale de Nieuport prit les frais de l'établissement à sa charge, bien qu'il y eût parmi les élèves de nombreux enfants d'autres localités. (1)

Et ainsi fut créée une commune nouvelle.

L'administration communale de Nieuport montra dès lors ce qu'elle voulait faire après la guerre.

Lorsque Lombartzijde, qui avait été jadis une ville prospère, eût été envahie par les flots et le sable de la mer, sa population s'enfuit et alla s'établir un peu plus loin sur la côte pour y fonder une nouvelle commune, celle de Nieuport maintenant déruinée.

Le passé revivait dans le présent.

Nieuport était détruit... Et déjà surgissait une nouvelle commune, à quelques kilomètres à peine de l'ancienne. Ce n'était là qu'une solution provisoire, mais elle prouvait que la vieille cité de Nieuport — la clef du petit coin de terre demeuré libre — devait se relever de ses ruines.

Cette administration communale si active, cette église au milieu des dunes, cette école où, malgré le grondement du canon, l'enseignement se poursuivait régulièrement, n'étaient-ce pas là autant de preuves que les Belges ne pouvaient être soumis?

Les internés belges en Hollande. — Les camps de Zeist, Amersfoort, Harderwijk, Oldebroek et Gaasterland. — La vie dans les camps. — Les réfugiés.

Lorsque les troupes, pour échap- per à la poursuite de l'ennemi, se retirent en territoire neutre, elles y sont désarmées et internées.

Ainsi les autorités hollandaises avaient interné dans le Limbourg un certain nombre de soldats allemands qui avaient été poursuivis par les Belges au cours des combats livrés le long de la Meuse, et qui avaient dû passer

(1) D'après la « Stem uit België ».

la frontière. Ils furent réunis plus tard à Bergen près d'Alkmaar, où l'on conduisit également des déserteurs.

Dans la première partie de cet ouvrage nous avons signalé qu'au moment de la chute d'Anvers, 30.000 hommes environ de nos troupes, principalement des troupes de forteresse, officiers et soldats, n'avaient pu éviter d'être faits prisonniers par les Allemands qu'en se réfugiant en territoire néerlandais.

L'armée de campagne avait dû abandonner la position fortifiée, le grand quartier-général ayant vu l'inutilité d'une plus longue résistance.

Les canons monstres des Allemands causèrent une pénible surprise. Anvers risquait de devenir un piège pour notre armée.

Nous avons suivi les divisions belges dans leur pénible retraite. Tandis qu'elles se repliaient, les troupes de forteresse restèrent ignorantes de ce que leurs camarades étaient partis et elles virent aussi les tristes et interminables cortèges de civils fuyant devant l'envahisseur.

L'artillerie continua à vomir sa mitraille sur les forts entourant la ville. Les troupes du corps expéditionnaire anglais se retirèrent à leur tour.

Et les 30.000 derniers soldats chargés de couvrir la retraite durant rester à leur poste, avec le sentiment bien net de la capitulation imminente, avec la pensée accablante de tomber entre les mains de l'ennemi détesté.

L'un des internés écrivit plus tard, longtemps après ces événements :

« Alors un lueur d'espoir apparut ; on avait décidé d'aller rejoindre les camarades de l'armée de campagne. On oublia toutes ses souffrances et la retraite commença pour se terminer par ce terrible dénouement ; on arrivait trop tard, la retraite était coupée, il fallait se résigner à se laisser emprisonner ou se réfugier sur le territoire neutre de la Hollande. Combien ce moment fut pénible pour ceux qui avaient toujours fait leur devoir !

Nous n'insisterons pas sur cette question des internés, on les a trop méconnus depuis trois ans pour qu'ils puissent encore compter en ces tristes conjonctures que leurs services seront reconnus. A un certain moment même ils furent suspectés et honnis par des gens qui n'ont jamais eu l'honneur ni le courage de tenir un fusil à la main pour la défense du sol natal. Mais ne laissons pas l'amertume entrer dans notre cœur ; ces temps sombres de l'injustice passent et l'histoire demeure.

Si nous ne partageons plus les souffrances de nos frères dans les tranchées, vidons avec résignation le calice amer de l'internement et faisons ce sacrifice à la patrie bien-aimée en attendant l'heure joyeuse et réparatrice de la libération. Alors, en même temps que seront brisées les chaînes des êtres chers que nous avons laissés en pays occupé il sera fait justice à l'honneur sans tâche des soldats.

Alors peut-être bien des personnes regretteront d'avoir trop passé sous silence une page de notre histoire qui ne brille pas moins que les autres par le courage et l'abnégation.

L'honneur de tous les internés belges exige que cette page soit mieux mise en évidence et nous consacrerons notre vie à obtenir ce résultat dans la Belgique libre. »

Un grand nombre d'internés s'efforcèrent d'informer immédiatement de leur sort leur famille restée en Belgique.

Je me souviens, pour ma part, d'avoir accompagné un groupe de soldats sur la route de Koewacht à Axel. Un soldat de ma connaissance m'aperçut et me demanda si je ne pourrais pas remettre une lettre à sa femme de l'autre côté de la frontière. Il va sans dire que j'y consentis.

Et aussitôt plusieurs de ses camarades, imitant son exemple, tracèrent à la hâte quelques lignes sur un bout de papier ; le crayon circula de mains en mains. On me chargea de trouver des enveloppes où je devais inscrire l'adresse mentionnée sous les lettres.

J'ai fait alors des visites émouvantes qui me donnèrent l'occasion d'écrire cette chronique :

« Le dimanche est de nouveau passé... »

Ce matin dès l'aube j'ai entrepris un voyage en Belgique. Je suivis la digue... et des deux côtés s'étendaient les polders à l'aspect si paisible. Des paysans en bras de

chemise empesés se tenaient au seuil de leur ferme, comme ils font tous les dimanches matin avant d'aller à la messe.

Je devais aller porter dans des chaumières une heureuse nouvelle, des lettres, écrites par des mains qui n'ont pas l'habitude de tenir une plume, en caractères grossiers et misérables, mais en termes débordants d'affection. C'étaient des lettres de soldats internés.

J'entrai dans une maisonnette. Comme toujours le dimanche matin, le sable était répandu en coquettes arabesques sur le parquet reluisant de propreté. La vaisselle d'étain alignée au-dessus de la cheminée étincelait, de même que les baguettes et le pied de l'antique cuisinière.

« Sont-ce des nouvelles de mon mari ? » demanda la femme en se redressant.

« Oui. »

« J'avais comme un pressentiment... Je ne savais pas que vous deviez venir et cependant je vous attendais... Eh ! les enfants, une lettre de votre père ! » cria-t-elle d'un ton joyeux.

Et la mère, avec de douces inflexions de voix, lut la lettre naïve, mais combien touchante...

Le père était en Hollande, il avait dû s'y réfugier pour échapper aux Allemands, qui avaient coupé la ligne de retraite.

Les soldats belges étaient très bien en Hollande.

« Hier », écrivait-il, « nous sommes allés nous promener sous la conduite des soldats hollandais. Les civils nous offrirent des cigares et du tabac. Nous sommes convenablement nourris et nous sommes tranquilles.

Femme, nous avons fait notre devoir, mais il n'y avait pas d'autre issue. Les Allemands marchaient sur nos talons et ils étaient si nombreux. Ils avaient aussi des canoës.

Dieu veuille que la Belgique redevienne libre, libre sous notre vaillant Roi Albert.

Femme, aie bon courage et parle souvent de moi aux enfants. Nous nous retrouverons quand la paix sera revenue.

Donne-moi de temps en temps de tes nouvelles. Prends garde aux Allemands. De l'endroit où tu es maintenant tu peux franchir la frontière, en cas de besoin. Ne fuis pas inutilement, car j'ai vu tant de monde en Hollande que je n'ai plus même trouvé un endroit pour dormir. »

Voilà ce que lisait cette mère en cette matinée dominicale.

Souvent des familles qui n'avaient pas émigré envoyaient en Hollande un de leurs fils ou de leurs filles pour rechercher un soldat qu'on croyait interné. Cela donnait lieu à des démarches et à des enquêtes sans fin.

En somme ces jours troublés et pleins d'agitation resteront inoubliables pour ceux qui les ont vécus, ils formaient comme une espèce de transition entre deux phases de la guerre, dont la première se termina à la chute d'Anvers et dont la seconde commença à l'Yser.

On ne devait pas tarder, en effet, à entendre le bruit du canon dans une direction différente, au fin fond de la Flandre, vers l'ouest.

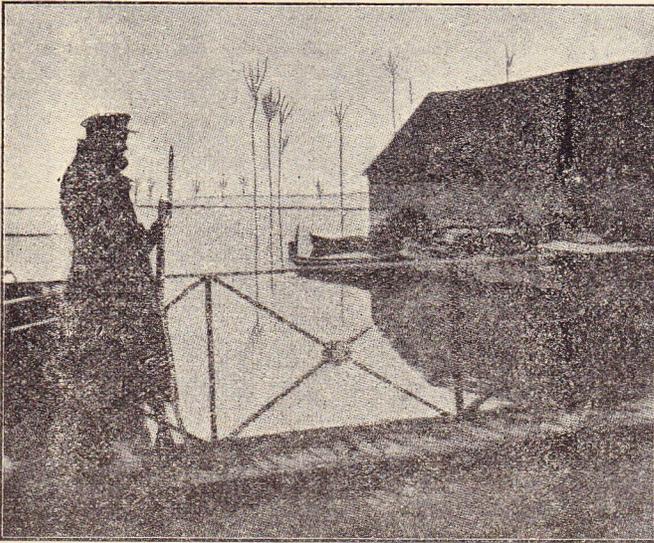
L'internement de nos troupes donna lieu à des scènes émouvantes. C'est ainsi que nous lisons dans le rapport officiel du comité des réfugiés de la commune hollandaise de Koewacht :

« L'armée belge s'était rendue à Selzaete en passant par la partie belge de cette commune (Koewacht). Mais le samedi 10 octobre, l'arrière-garde fut cernée par les Allemands, qui avaient traversé l'Escaut près de Termonde, et il lui fut impossible de poursuivre sa route.

Au cours de la journée, plusieurs détachements belges se laissèrent interner. Nous-les voyons encore assis sur le banc en face des gardes-frontière hollandais, les larmes aux yeux, tandis que les soldats hollandais partageaient leur pain avec leurs frères d'armes étrangers.

Toutefois, le gros des troupes resta en territoire belge, espérant pouvoir traverser les lignes ennemies. Mais vers le soir, quand ils virent que les Allemands s'approchaient de plus en plus de nos frontières et que les mitrailleuses se mirent à fonctionner, à tel point que les balles volaient jusqu'en territoire hollandais, ce fut un sauve-qui-peut général.

Des centaines de soldats franchirent la clôture, les fossés et les haies, s'enfuirent dans les maisons et les



Sentinelle belge à l'Yser.

granges ; ce fut un moment de panique défiant toute description.

Heureusement, les quelques soldats hollandais chargés de la surveillance de la frontière conservèrent leur présence d'esprit et, d'autre part, les soldats belges, épuisés, affamés, étaient très calmes, de sorte que deux ou trois soldats suffirent à les conduire jusqu'à Axel par groupes de 3 à 400.

L'internement des soldats belges et anglais se prolongea pendant toute la nuit et le lendemain — c'était dimanche — lorsque les fidèles se rendirent à l'église, on vit tout le village jonché de sabres, de fusils, de sacs, de gamelles, de bonnets de police, de couvertures, dont les soldats s'étaient débarrassés en hâte. Il y avait aussi des automobiles, des chariots et des cuisines roulantes. »

A Hulst, la situation était encore pire. Dans certaines rues on heurtait des soldats belges endormis, qui n'avaient pas trouvé d'autre endroit pour se reposer, car cette ville était remplie de milliers de réfugiés.

Un grand nombre d'internés purent se procurer des habits civils et s'évader, ils gagnèrent la Flandre occidentale en passant par la Flandre zélandaise et rejoignirent l'armée.

D'autres firent un détour par l'Angleterre et la France. Mais pour la grande masse l'évasion fut évidemment impossible. Les soldats furent répartis en plusieurs camps : à Zeist, Amersfoort, Oldebroek, Harderwijk et Gaasterland. Ces camps se composaient primitivement de tentes, mais on mit immédiatement la main à l'œuvre pour les perfectionner; aussi la situation s'améliora-t-elle constamment, comme en témoigne un journaliste qui a écrit à propos de Zeist :

« Dans le but de nous procurer quelques renseignements plus précis sur l'organisation actuelle de ce camp, et plus spécialement pour avoir quelques détails au sujet des mesures qui ont été prises en vue de rendre la vie aux internés aussi agréable et aussi utile que possible, nous avons demandé au commandant l'autorisation d'y faire une visite.

Nous avons eu le privilège d'avoir pour guide le lieutenant Van Stockum.

On ne pourrait en avoir de meilleur. En effet, le lieutenant Van Stockum est spécialement chargé de s'occuper des délassements et de l'instruction des soldats. Et qui pourrait être mieux renseigné que cet officier qui depuis la création du camp, et même auparavant à Amersfoort, a consacré ses meilleures forces à cette belle œuvre et qui a conçu et exécuté une bonne partie des plans.

Lorsque la sentinelle nous eut annoncé, nous rencontrâmes le lieutenant Van Stockum dans son petit bureau de la bibliothèque, au camp I. Il nous fut ainsi donné de constater immédiatement que la direction de la partie

« distractions » ne peut certes pas être considérée comme une distraction pour celui qui en est chargé. C'était un va-et-vient ininterrompu de Belges qui venaient tour à tour exposer à « monsieur le lieutenant » leurs desiderata et leurs doléances.

Notre visite commença par la bibliothèque, où il y a actuellement au moins 8,000 volumes à la disposition des lecteurs. Tous les quatre jours on distribue régulièrement 700 livres et tout s'accomplit dans un ordre parfait, comme le prouve cette simple constatation, à savoir qu'à la dernière inspection il ne manquait qu'un seul volume. Les généraux donateurs qui sont nombreux dans le pays, et ceux aussi qui envoient fidèlement leurs journaux peuvent donc être satisfaits du résultat ainsi obtenu.

A la bibliothèque nous rencontrâmes quelques internés qui étaient très occupés à confectionner des plans pour les écoles professionnelles. La semaine prochaine, en effet, doivent commencer les leçons, théoriques et pratiques à la fois, pour l'enseignement professionnel relatif au travail du bois, de la pierre, des métaux et du coton.

A cet effet, on a aménagé au camp II une grande salle, où l'instruction sera donnée par des internés. Cet enseignement professionnel est l'application d'un principe préconisé par les autorités compétentes qui veulent donner aux Belges résidant ici l'occasion de se préparer à la tâche qui les attend après la guerre : ils devront alors mettre leurs jeunes forces au service de la patrie et remplacer le plus possible ce que la Belgique perd en énergie et en compétence.

C'est ce que le lieutenant Van Stockum ne cesse de rappeler aux hommes : « Des milliers de vos compatriotes, » dit-il, « sont sacrifiés sur le champ de bataille. Il vous incombe de vous perfectionner pendant votre séjour au camp afin que, une fois rentrés au pays, vous puissiez remplacer les nombreux manquants. »

L'école primaire fut ouverte dès le mois de janvier. Actuellement l'enseignement y est assuré par 24 internés et quelques professeurs, plus une institutrice d'Amersfoort.

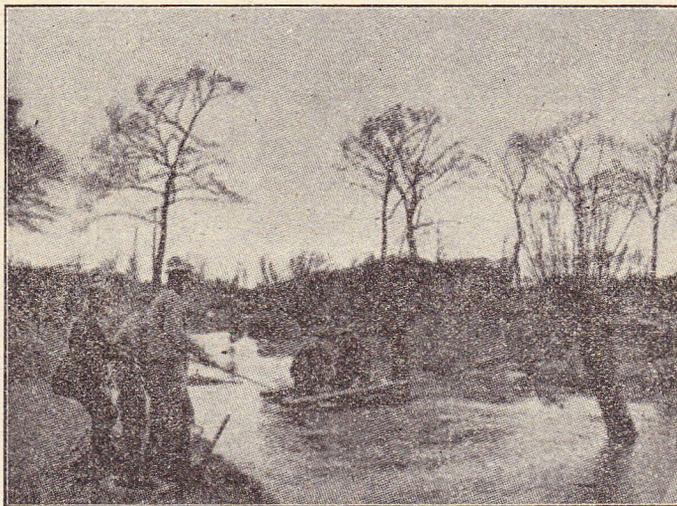
De la bibliothèque on nous conduisit à une des deux grandes cabines (100x20m), où, tout en dégustant une tasse de café, nous pûmes constater que les prix étaient modérés (un peu plus élevés que dans les garnisons à cause des frais de transports supérieurs), et que le choix était abondant. On tient rigoureusement la main à l'application de cette règle.

La salle de spectacle est contiguë à la cantine. Les Belges tiennent au théâtre; aussi furent-ils enchantés de l'occasion qui leur fut offerte de voir représenter plusieurs fois par semaine une bonne pièce exécutée par des acteurs routinés choisis parmi eux. Dans chaque camp on construit un théâtre derrière la grande cantine. Le comité Rockefeller de Rotterdam fournit le bois et plusieurs internés firent tout ce qu'ils purent pour donner à la salle un air agréable. On y exécute alternativement des pièces françaises et flamandes.

N'allez pas croire, cher lecteur, que le régisseur ait une tâche aisée. Il y a ici de tels problèmes à résoudre que Royards, Verkade ou Roelvink s'en trouveraient bien embarrassés. Prenez, par exemple, la difficulté des rôles féminins. Car il n'y a qu'une seule femme à la disposition des internés. Que nos lecteurs ne s'effraient pas cependant, ce n'est pas un cas si extraordinaire, et il ne s'agit même pas d'une cantinière internée ; c'est une vraie Belge, qui possède le don de métamorphoser sa voix d'homme pendant toute une soirée en une aimable voix de femme. Malheureusement il est seul de son espèce. Ajoutez à cela la difficulté du choix des pièces vraiment flamandes, dont le nombre est fort rare. Ceux qui pourraient aider le régisseur sous ce rapport s'attireraient la reconnaissance de bien des internés.

La recette ! Cette question est beaucoup plus simple que dans le monde théâtral officiel. En effet, au camp on applique le système : pas de bénéfice, mais pas de pertes. Et ainsi on a pu établir le tarif suivant : loge : 10 cents ; 2^e rang : 5 cents ; 3^e rang : 2 1/2 cents. Naturellement le « demi prix pour les militaires » n'a pu être appliqué.

En dehors des représentations théâtrales il y a aussi de temps en temps des troupes spéciales; un orchestre sym-



Passage d'eau à l'Yser.

phonique d'internés d'Amersfoort a obtenu à plusieurs reprises un immense succès. Non loin de la cantine, la façade colorée d'un « Canadian Tambogan » jette une note variée parmi les baraques en bois, où les internés peuvent assister à des séances de cinéma et à des conférences.

En quittant ce cinéma, qui a son pendant dans le second camp, nous poursuivîmes notre chemin en longeant les vastes baraques, les salles de bains, les installations sanitaires, les bureaux de commandants de divisions, disséminés le long de cette route surélevée, et nous arrivâmes ainsi au camp II où l'on s'occupe activement de la création d'un parc et de l'érection d'une tente pour la musique.

Un peu plus loin nous vîmes les terrains pour les jeux de football et de petite balle, où les trois clubs de football et les sept sociétés de balle ont largement l'occasion de s'exercer, et où l'on peut aussi faire de la gymnastique. Quelques petites salles y sont encore réservées comme salle de répétition pour la société de fanfare et d'harmonie des internés.

Une des grandes salles pour l'enseignement professionnel, dont nous avons déjà parlé, est aménagée de manière à pouvoir servir le dimanche d'église aux catholiques. Nous nous trouvâmes juste dans le local de ce camp servant de cantine pendant les heures de visite (de 1 h. à 4 h. de l'après-midi).

Cette salle offre alors un coup d'œil original.

Les internés sont assis par dizaines entourés de leur femme et de leurs enfants.

Eh bien, ami lecteur, quand on jette les yeux sur cette salle chargée des fumées du tabac et que l'on voit ces nombreux réfugiés qui passent ici quelques heures en compagnie de leur mari ou de leur père ; quand on voit ces guerriers barbus qui tiennent un nourrisson dans les bras, et ces petits qui grimpent sur les genoux de leur père, le caressent et lui donnent les noms les plus tendres, quand on voit tous ces gens sans foyer, on se sent monter un sanglot à la gorge, et on détourne un moment la tête.

Car souvent il y a parmi ces Belges bien des souffrances et bien des deuils. A l'occasion d'une visite on nous désigna un interné et sa femme. Et on nous raconta qu'ils pleuraient leur fils unique, un enfant de 13 ans, qui avait été tué, et dont on venait seulement de leur annoncer la mort.

On nous montra un homme, qui avait perdu son père, sa sœur et son frère, et nous fûmes nous-mêmes accosté par un vigoureux Flamand qui lia familièrement la conversation avec nous et qui ignorait depuis le mois de novembre si sa femme et ses quatre enfants étaient encore en vie.

Ce sont là autant de preuves de la misère générale que la guerre a déchainée et nous sentons vivement combien doivent s'estimer heureux tous ceux qui se sont retrouvés et qui peuvent se voir aux jours de congé.

Il est évident, du reste, que pour l'octroi des jours de congé, on ne peut satisfaire à toutes les demandes, ce qui n'a rien d'étonnant quand on songe qu'il y a environ 14.000 intéressés.

D'autre part, on enregistrait aussi de temps en temps une petite escapade, comme le prouve une rencontre que nous fîmes pendant notre excursion au camp. A un certain moment nous nous trouvâmes en présence d'un Flamand, qui retournait au camp sous la conduite d'un soldat.

«Eh! monsieur» — déclara-t-il, tandis qu'un large rire épanouissait son visage — «eh! monsieur, je n'avais plus vu ma femme depuis le mois d'août et elle est venue ici exprès; or, vous comprenez sans peine qu'aussitôt que je l'eus vue je me suis évadé avec elle et ensemble nous sommes allés à Amersfoort où nous sommes restés trois ou quatre jours. Aussi pour ma punition j'ai dû faire du cachot. Le directeur, en me voyant partir, me dit :

« Est-ce que je vous reverrai encore? »

« Oui », lui répondis-je, « si ma femme revient ! »

Dans la cantine du camp II, où l'on nous montra encore une salle de billard en construction, nous retournâmes à la bibliothèque en passant par le kiosque à journaux.

Notre promenade était terminée.

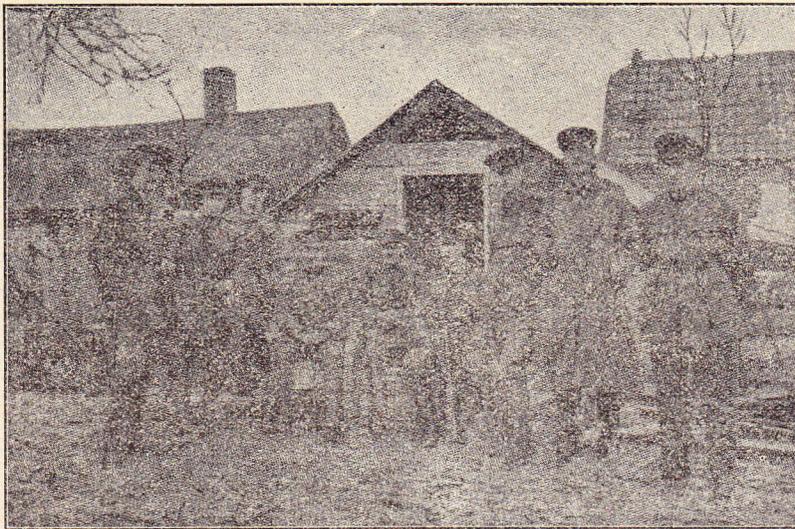
Et nous quittâmes le camp, intimement convaincus que l'on a fait ici de sérieux efforts et que l'on en fera encore beaucoup en vue du délassement et de l'instruction des Belges.

Les Belges que nous rencontrâmes comprennent et apprécient d'ailleurs ce que l'on fait pour eux, comme en témoigne l'attitude respectueuse qu'ils adoptèrent à l'égard du lieutenant Van Stockum. Aussi osons-nous exprimer la certitude que cet officier est « the right man on the right place ».

Cette description générale nous donne une idée de l'aménagement d'un camp. L'organisation alla en se perfectionnant à mesure que la guerre se prolongea. Les écoles professionnelles de Zeist et de Harderwijk se développèrent et maints internés ont retiré de grands avantages de leur séjour dans ces camps.

La ville de Bruxelles alloua de larges subsides et sous la direction du député C. Huysmans et de M. Buisse, l'enseignement fut organisé d'une façon très pratique. Les résultats furent surprenants.

Une mesure fort importante et très profitable fut la mise au travail des internés. Des milliers d'entre eux furent employés par tout le pays à des occupations diverses qui étaient rémunérées. Un grand nombre firent venir leur famille et vécurent donc en ménage comme en Belgique.



Cantonnement anglais.

Ainsi toute une colonie d'habitants des bords de la Lys en Westflandre s'établit aux environs de Nimègue où ils s'occupèrent de l'industrie du lin. D'autres furent employés chez des cultivateurs, dans les usines métallurgiques, aux chantiers maritimes, etc.

Une firme belge entreprit la culture du lin le long de la Veluwe, avec une main-d'œuvre composée presque exclusivement d'internés. La mise au travail, sans contrainte, mais avec une entière liberté et moyennant rétribution, forma également des groupes d'internés. Afin de rendre la chose possible, le gouvernement néerlandais avait conclu avec le gouvernement du Havre un accord stipulant que l'évasion était interdite.

Des internés qui malgré cela avaient réussi à gagner l'Angleterre et la France, ce qui était d'ailleurs très difficile à cause de la sévérité du contrôle et du petit nombre de navires quittant les ports néerlandais, furent renvoyés.

Ainsi l'Allemagne ne put émettre aucune observation au sujet de la grande liberté de mouvement dont jouissaient les internés, ce que dans le cas contraire, elle n'aurait pas manqué de stigmatiser du nom de « violation de la neutralité ».

Le nombre des soldats internés dans les camps fut donc réduit. Plusieurs hommes mariés habitaient d'ailleurs quelque une des maisonnettes en bois des villages belges construits près des camps.

La plupart des internés étaient groupés aux alentours de Zeist, Oldebroek, Harderwijk, Elburg, sur ce qu'on appelait la Veluwe, la région des bruyères.

Je l'ai visitée. Et voici la description que j'en ai faite :

« Et maintenant j'arrive à la Veluwe, vraiment sauvage et solitaire. Je suis une nouvelle route tracée par des Belges au milieu des bois tranquilles. Quelle nature merveilleuse ! Ici un sentier à côté de la route, une drève plus belle, bien plus belle qu'une nef de la plus majestueuse église gothique, avec les piliers, les arceaux et les voûtes de la nature, le sol encore jonché d'aiguilles brunes, où se joue la lumière tamisée du jour. Et quel silence autour de nous !

Comme le monde est beau ! Et comme on peut le rendre affreux !

Et voici soudain une petite ferme. Une femme vêtue du costume de la contrée me suit des yeux. C'est sans doute un événement de voir ici un passant.

Et après cette petite place découverte les bois se referment de tous côtés et partout règne le silence, l'abandon, le mystère.

Je pensais à la Campine, surtout telle qu'elle était jadis, déserte comme la Veluwe, et où Conscience entendit parler du berger ardent.

Comme le soldat campinois doit sentir brûler son

cœur au spectacle de cette bruyère qui s'épanouit en couleurs magnifiques, quand il revoit en esprit sa propre contrée avec sa ferme et ses chemins, où l'on conduit la vache retenue par une corde.

Et nous poursuivons notre route. Une petite charrette couverte d'une bâche approche en cahotant. C'est le moyen de communication en usage dans la contrée. Là-bas, par delà les routes claires, à quelques lieues de distance des bois sombres, le train fait trembler le sol, mais ici la nature est encore vierge.

L'aspect de la Veluwe se modifia promptement après l'arrivée des Belges.

Les gens de Nunspeet peuvent vous renseigner à cet égard. Et de même, à Harderwijk et à Amersfoort, beaucoup de maisons ont été reconstruites et agrandies, ce qui rappelle le proverbe : « le malheur de l'un fait le bonheur de l'autre ». Nul ne songe à envier cette prospérité aux boutiquiers et aux commerçants, mais il est triste de constater qu'en de nombreux cas on exploite scandalement la misère de malheureux exilés. Pour être juste, il faut reconnaître que des faits semblables se sont produits dans tous les pays et notamment chez nous. Mais il faut ajouter, pour l'honneur de l'humanité, que partout ce fut l'exception.

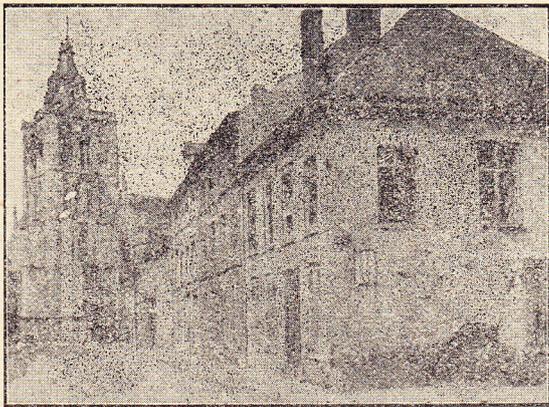
La solitude de la Veluwe avant la guerre était typique.

« Au début on avait peur de nous, une raconta un soldat flamand qui habite un endroit désert de la Veluwe. Lorsque nous traversons le bois en un petit groupe les femmes se sauvaient. Un jour j'accostai à l'improviste quelques ouvrières. J'engageai la conversation. Tout d'abord elles parurent effrayées, mais bientôt nous eûmes fait connaissance. La plupart avaient sur nous les idées les plus saugrenues et croyaient que nous étions des espèces de païens. On me demanda notamment s'il était vrai qu'en Belgique les gens ne se mariaient pas. Mais eux-mêmes avaient des usages encore bien primitifs. Dernièrement en longeant un ruisseau j'aperçus une femme qui allaitait son enfant et qui en passant savourait une grande chique, de sorte que la mère et l'enfant suçaient de concert. Quant à l'accoutrement des habitants, on ne voit plus rien de pareil en Campine. Mais nous nous entendons bien avec la population et il nous arrive fréquemment de prendre une tasse de café dans quelque chaumière de la Veluwe. »

Cet Anversois mêlait souvent à sa conversation toute une série de termes usités là-bas.

Mais notre chemin solitaire aboutit à un endroit où l'on remarquait déjà un peu plus de ce qu'on appelle la « civilisation ». Les bois prirent l'aspect de parcs, je vis des maisons et des villas et même un fil téléphonique.

Dans le lointain une tour s'élevait vers le ciel d'azur.



Place St-Bertin à Poperinghe.

C'était Epe, mon lieu de destination, où je devais donner une conférence aux internés à l'hôtel Veluwe.

Epe est un gracieux village. Comme il était joli et avenant en ce paisible samedi soir de plein été.

Nous nous arrêtâmes un instant au « Belvédère », véritable observatoire d'où la vue s'étendait sur le magnifique paysage de la Veluwe jusqu'à Kampen, Elburg, Deventer et Apeldoorn. Et au pied de ce belvédère nous visitâmes une vieille chatmière veluwienne, transformée en un musée en miniature. Il y avait même là un métier de tisserand, que l'on rencontre si fréquemment en Flandre.

Les internés du groupe d'Epe habitent le vieux presbytère. D'autres soldats belges séjournent « en haut », sur la hauteur d'Oldebroek, ou dans quantité d'autres villages. On leur a donné du travail et malgré la tristesse d'être si longtemps séparés de leur famille, et le chagrin que leur causent les souffrances de cette époque troublée et le martyre de la Belgique, leur situation est plus supportable que celle de leurs camarades enfermés dans les grands camps d'internement.

C'était le samedi soir. Proprement vêtus, sous l'impression de l'atmosphère dominicale, nos compatriotes arrivèrent en se promenant, ils se réunirent dans la grande salle de l'hôtel et là je leur parlai de notre pays, de notre pepule, de nos épreuves, d'où pouvait sortir un avenir meilleur.»

Par suite de la prolongation de la guerre le travail se fit plus rare en Hollande, ce qui força nombre d'internés à rentrer au camp.

Et puis une autre épreuve leur était encore réservée : les vivres vinrent à faire défaut et on diminua les rations. D'autre part, la solde accordée par notre gouvernement était modique. Ajoutez à cela la longue séparation des êtres aimés restés au pays ; il y en avait même des milliers, originaires de la région des étapes, qui vivaient dans l'incertitude et l'ignorance la plus complète sur le sort de leur famille, car aucune nouvelle ne parvenait jusqu'à eux.

Fort peu de personnes étaient au courant de la situation tragique des camps, où des soldats furent frappés de démence et où certains se suicidèrent... Reproduisons encore un récit qui remonte à cette époque.

« Nous avons quitté la chaussée d'Amersfoort et nous voici dans une allée. Et soudain nous sommes en présence d'une profusion d'or ! De l'or sur le sentier, de l'or sur les bords et dans les fossés. Tout en haut dans les cimes le brouillard est suspendu... Voici novembre... l'année à son déclin.

Le silence règne alentour. Pas un souffle de vent. Rien que de temps en temps le discret murmure d'une feuille qui tourne dans le vide et s'abîme sur le sol.

Et nous poursuivons notre route. Le lieutenant Z..., d'Anvers, et moi-même nous sommes comme perdus dans la forêt, tant nous sommes petits dans cette majestueuse et vaste solitude.

« Le bois d'Houthulst offre à présent un spectacle analogue », dis-je. « Tout là-bas au fond de la Flandre. Et

au milieu de l'or de l'automne on se bat, on se blesse et on se tue.» La mélancolie s'empare de nos âmes. Là-bas... ce n'est pas seulement la splendeur de l'été, l'année qui meurt... mais des races qu'on extermine.

Nous allons plus loin, toujours plus loin dans ce bois qui semble rempli de mystère.

« C'est là », dit le lieutenant, en désignant une grande tache blanche.

C'est le camp d'internement. Il y a là des compatriotes, hommes paisibles, soudain transformés en soldats par la guerre, et qui maintenant sont prisonniers. Et dans ce camp ils soupirent après la liberté, qui ne veut pas venir, ils pensent à leur femme et à leurs enfants, aux parents, à la fiancée qu'ils ont laissés au pays de la misère. Nous quittons le bois, nous franchissons une grille et longeons des baraques.

Le silence règne dans le camp. Les soldats sont en promenade, d'autres sont au travail, d'autres encore sont couchés nonchalamment sur leur matelas et tiennent les yeux fixés au loin, bien que leurs regards se heurtent à une cloison en bois... et chaque jour ils revoient la même maison... la leur, tandis que les idées tournent sans cesse autour de ce même point au milieu d'une pénible anxiété. Et lorsque le facteur vient, ils restent couchés ou assis, car il n'apporte rien pour eux... il ne peut rien leur apporter, car leur petit village se trouve dans la région fermée, où seuls comptent les intérêts militaires. Et ils attendent, ils regardent, interrogent et songent ainsi depuis trois ans. Et certains même ne pensent plus... ils sont incapables de penser encore et un jour on les emmènera, parce que à force de penser, de craindre et de souffrir leur cerveau s'est assombri.

Et une tristesse encore plus profonde nous pénètre, tandis que nous traversons la rue du camp et que nous passons devant les baraques.

« Nous y sommes », dit le lieutenant.

Nous entrons par une petite porte obscure et nous nous trouvons en présence d'un millier de soldats, auxquels nous venons faire nos conférences mensuelles. Et pendant que je me trouve sur la scène il me semble que je vois tout à coup leur femme, leurs enfants, leurs parents, leurs maisons et leurs fermes, leurs villages et leurs villes, que les brumes de novembre enveloppent comme un voile de deuil, là-bas derrière ce maudit barrage de la frontière. Et de quoi pourrais-je les entretenir si ce n'est de leur famille, de leur misère, et en même temps de leur énergie; de leur désir de la paix, mais en même temps de leur admirable fermeté; de leur passé, avec ses bons et ses mauvais jours et de l'avenir que nous attendons : la liberté de la patrie.

Et lorsque je me retire ensuite et que je me promène de nouveau dans le bois, un espoir nouveau a pénétré dans mon cœur.

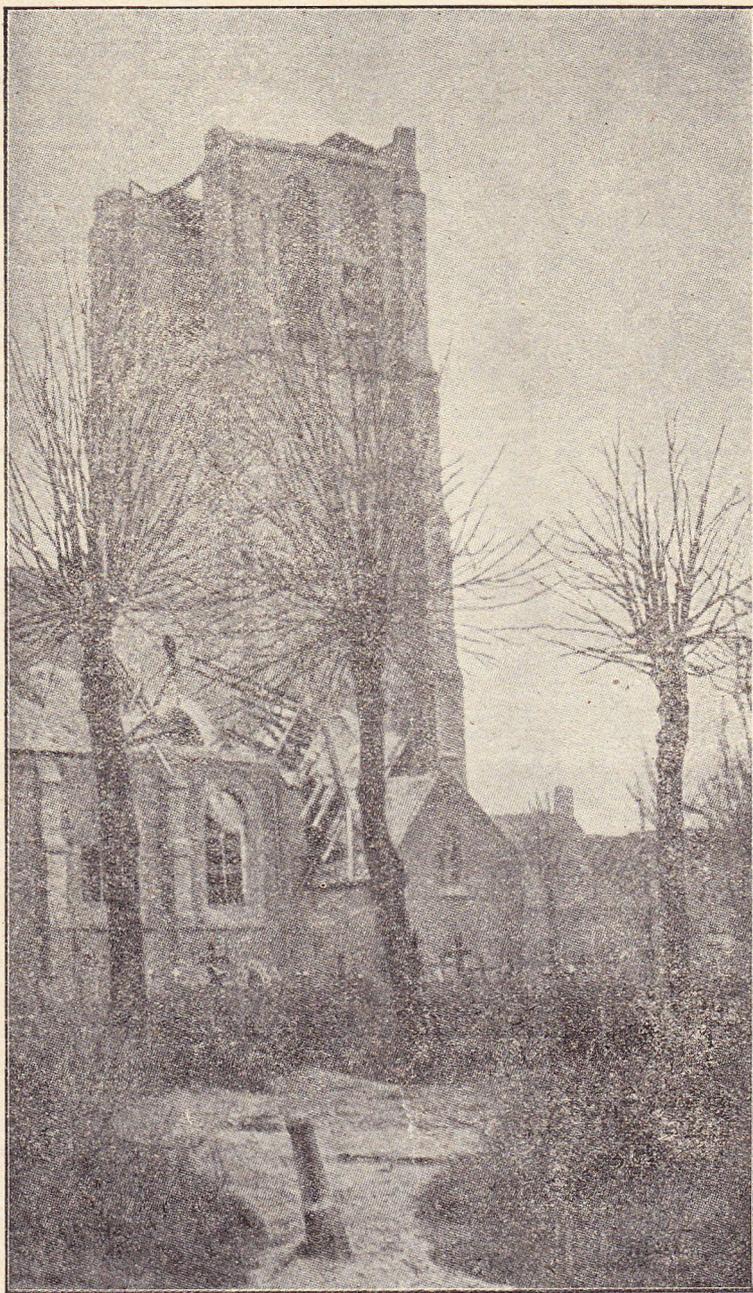
Le but de ces conférences est de relever les courages... mais ces soldats ont plutôt soutenu mon courage à moi, car sur tous ces visages et dans tous ces yeux j'ai lu le désir et la volonté de voir dans la nouvelle Belgique une race flamande libre vivre fraternellement à côté d'une race wallonne libre, l'instruction y prospère et la plaie de l'alcoolisme en être extirpée; j'ai vu qu'ils se préparent à la tâche formidable de réédifier matériellement et moralement la patrie si traitreusement ravagée par les Allemands.

Et le soir, lorsque je pris la parole devant les internés d'Amersfoort, j'éprouvai le même sentiment, la même conviction.»

Mais il est temps de clore ce chapitre relatif à l'internement, sur lequel on pourrait écrire un volume.

Un mot encore pour exposer la question de l'internement au point de vue officiel.

Quelques officiers belges, après avoir pénétré en Hollande parvinrent à rejoindre soit le territoire belge à l'ouest du canal de Gand à Terneuzen, soit même l'Angleterre. Ce fait est dû d'une part, à ce que la surveillance n'était pas également bien assurée sur tous les points de la frontière et, d'autre part, à ce que ces officiers étaient munis des vêtements civils ou, peut-être, purent s'en procurer sur place; mais ce sont là de très rares exceptions.



L'église de Woesten.

La plupart des officiers ayant pénétré en Hollande avec leurs troupes, par voie de terre ou par l'Escaut, furent réunis, ainsi que leurs inférieurs, en des endroits où ils furent étroitement surveillés et, en général, dès le lendemain matin, embarqués en chemin de fer pour les endroits d'internement, situés au sud, à l'est et au nord du Zuyderzee.

Prétendre, comme le bruit en a été répandu, que l'autorité néerlandaise aurait laissé aux officiers quelques jours pour s'évader, cela équivaut à dire que la Hollande aurait violé les Conventions internationales en faveur de la Belgique, ce qui n'est pas soutenable. Tandis qu'il est très explicable que certains, et encore un très petit nombre, purent échapper à la surveillance des Hollandais, grâce au désarroi qui a dû résulter de l'afflux presque simultané des troupes anglaises et belges, c'est-à-dire de 400 officiers et de plus de 30.000 hommes avec armes et bagages.

Au sujet des dispositions relatives à l'internement, voici ce que les instructions du ministre de la guerre de Hollande prescrivaient :

« Les internés des diverses nationalités doivent être séparés.

» Les officiers ne peuvent être laissés près de leurs inférieurs.

» Les liens militaires de subordination sont supprimés. »

En ce qui concerne les lieux de résidence à assigner aux officiers internés, notre règlement sur le Droit de la guerre édicte :

« Autant que possible, les officiers et assimilés se voient assigner comme résidence des localités autres que celles où se trouvent les dépôts d'internement. »

La décision de l'autorité hollandaise de ne pas laisser les officiers près de leurs inférieurs, était donc conforme à l'esprit de notre règlement.